This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY ORGANIZED 1891

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

Poésies

—

1897-1906

DU MÊME AUTEUR

VERS

Cloches dans la nuit.
Une belle dame passa.
L'Archipel en fleurs.
La Forêt bruissante.

PROSE

Thulé des Brumes.
Similitudes.
Promenades subversives.
Trois dialogues nocturnes.
Aspects, critique.
XIII Idylles diaboliques.
Arabesques, critique.
La seule nuit, roman.
Fontainebleau, la Ville, le Palais, la Forêt.
Mémoires de Diogène, roman.
Le Symbolisme (Anecdotes et Souvenirs).
Dans la Forêt (Impressions de Fontainebleau).
Virgile puni par l'amour (Contes de la forêt de Fontainebleau).

En Préparation

L'Aventure sensuelle, roman.

ADOLPHE RETTÉ

Poésies

1897-1906

Campagne première. — Lumières tranquilles
Poèmes de la Forêt

—

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE LEON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, Succr
QUAI SAINT-MICHEL, 19

MCMVI

MWP

F18913

PQ 2386
R5 A17
1906

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION

60 exemplaires sur Chine et 200 sur Vergé.

N° [redacted]

PRÉLUDE

PRÉLUDE

La gloire est le soleil des morts.
BALZAC.

LE SAGE

Quoi, des vers : un bouquet de rythmes chatoyants
Et frais comme les fleurs des monts et de la plaine ?
Quoi, rêver et chanter quand la bêtise humaine
Bâille au seul nom de l'Art, puis s'endort pesamment ?

Ton siècle est la grand'route où roulent des machines
Et les contemporains s'agitent, affolés,
Parmi des hauts-fourneaux et des tuyaux d'usines,
Toi, cependant, naïf, tu cueilles la Beauté,
Comme une touffe d'églantines,
Au fond des bois où le Grand Pan s'est exilé.

Si tu veux que la foule grossière t'acclame,
Si tu veux que ta Muse émeuve Caliban,
Coiffe-la du bonnet rouge de Marianne,
Fais-lui vociférer un refrain de beuglant;

Puis qu'elle monte en chaire et prêche le progrès,
Que, faussant les leçons farouches de la vie,
Elle annonce l'Eden où chacun ronflerait,
Plantureux et repu comme un porc à l'engrais,
Sur de larges fumiers que baigne une eau croupie.

Songe que ces discours te seraient profitables :
Les pauvres et les sots chériraient ta faconde
Et tu prendrais bientôt une place à la table
Où les tribuns rusés qui gouvernent le monde
Choquent leurs coupes d'or en de joyeux festins.

Et, comme eux, le cœur sec, tout en buvant des vins
Que de très vieux soleils emplirent de rayons,
Tu saluerais Socrate, Aristide, Caton
Et la vertu facile à qui n'eut jamais faim.

LE FOU

Entends-tu la forêt qui chante et qui murmure ?...
O saine volupté d'errer sur les sommets,
D'aspirer les parfums salubres des ramures
Et de baigner sa face en des flots de vent frais !

Vois le doux tremblement des bouleaux sous la lune :
Le mystère onduleux de ce soir nous pénètre
Car les belles-de-nuit s'entr'ouvrent, une à une,
Et l'ombre d'or chuchote au feuillage des hêtres.

LE SAGE

Il est vrai... hier, pourtant, hippogriffe rapide,
L'auto nous emportait à travers les taillis
Et le long des rochers où les faunes résident.

LE FOU

Je ne regrette pas cette course à grand bruit :
Nous avons lacéré les voiles du silence
Et violé le rêve auguste du Grand Pan —
Or, ami, j'aime mieux m'égarer, à pas lents,
Sous les chênes obscurs qui joignent leurs cadences
Aux hymnes de la solitude.

LE SAGE

Je le veux, mais ces bois dont tu fais ton étude,
Tu peux les évoquer sans honnir la cité
Où tintent les grelots de la célébrité :
Maint salon s'ouvre à toi : l'on en parle, on y chante
Pour le ravissement de femmes scintillantes.

LE FOU

J'ai connu ces babils : des poètes se vantent
De jouer de la flûte en gardant les moutons,
Ils pomponnent la Muse ou sucrent des ordures —
Les caillettes alors tombent en pâmoison,
Mais ils n'ont jamais vu ton sourire, ô Nature.

Pour moi, ma Muse est la dryade aux calmes yeux
Que moirent des reflets d'aurore et de verdures,
L'odeur de la myrtille embaume ses cheveux
Et les fleurs de ses seins sont des roses sauvages.

Docile, elle me suit souvent dans les villages
Dont, pour elle, les murs s'ornent de capucines,
Je lui sers un repas de fruits et de laitage
Et je lui tresse une couronne de glycines.

Afin de me ravir elle entonne un poème
Où règnent les rameurs de l'énorme forêt,
Mes rythmes, à sa voix, s'étoilent de genêts,
« Aime-moi », s'écrie-t-elle et je réponds : « Je t'aime. »

Plus tard, au crépuscule, et quand les frondaisons
S'empourprent de lueurs suprêmes,
Nous retournons sous bois et nous nous enlaçons
Sur la mousse où la flouve a semé ses pollens,
Tandis que dans l'azur grandit et se déploie,
Parmi les astres clairs aux splendeurs éternelles,
Un vol neigeux de tourterelles...,
Les fêtes des cités, qu'est-ce auprès de ces joies ?

LE SAGE

Hélas, cher fou, grisé de sèves et de lune,
Tu ne sais pas que tu refuses un empire :
Pense que tu pourrais diriger un navire
Tout pavoisé des courtisans de la Fortune
Et qu'il t'emporterait, plein d'orgueil, vers un port
Où la gloire mettrait à ton front ses lauriers.

LE FOU

Ecoute cette voix qui monte des halliers,
Elle me dit : la gloire est le soleil des morts.

CAMPAGNE PREMIÈRE

A LIA RETTÉ

A LA COMPAGNE COURAGEUSE ET TENDRE
A CELLE QUI M'AIDA
A DEVENIR UN HOMME LIBRE

LIMINAIRE

O Muse-enfant, laissons la route trop suivie
Où nous avons croisé de sinistres passants :
Nos yeux s'y sont ternis pour avoir vu la vie
Traîner sa robe dans la fange et dans le sang.

Lépreuse et titubante une foule accourue
Baise et lèche ses pieds qu'écorchent les ornières —
Regarde quelle horreur les étreint ! Leur cohue
Agonise à tenter une ivresse dernière.

Ceux-ci vont agitant des thyrses étourdis
Et mènent au sabbat les heures barbouillées,
Ceux-là, que trouble un fou désir de paradis,
Fléchissent sous le poids de chimères souillées.

Plus loin, la fausse Isis des carrefours hantés
Nous offre en ricanant de soulever ses voiles...
O rire dérisoire, ô chants trop écoutés :
Nous n'y avons trouvé que la nuit sans étoiles.

Nous avons rencontré les menteurs de mystère,
Ceux qui disent : « Comment ? » Ceux qui disent : « Pourquoi ? »
Mais le souffle des morts s'élevait de la terre
Et dispersait au vent leurs dogmes et leurs lois.

D'autres encor : des saints que chevauchaient des femmes,
Des rois bariolés dorlotant leurs bouffons,
Et des prêtres fuyaient le soir rouge que font
Les brasiers nourris d'or des églises en flammes...

C'est parmi ces sonneurs de paroles confuses,
C'est au bord du chemin, Enfant, que tu es née ;
Pour rassurer leur cœur, pour que tu les amuses,
De pampre et de pavots ils t'avaient couronnée.

Ils disaient : « Tu seras la joueuse de flûte,
Celle que l'on caresse et qui est toujours prête
Et quand nous dormirons, fatigués de nos luttes,
Tu répandras de frais parfums sur notre tête. »

Mais toi, fille en qui l'aube altière s'est glissée,
Tu repoussas la flûte et la fiole odorante,
Tu jetas à leurs pieds ta couronne froissée
Et tu ris, méprisant leur colère grinçante.

Eux alors : « C'est en vain que ton rêve recule,
Nous saurons te ravir l'éveil bleu du matin,
Et nous t'imposerons, pour un morne destin,
La face en feu, la face en sang du crépuscule.

« Tu seras la maudite et la prostituée,
Tu ouvriras ta couche froide aux vagabonds.
Et tu tendras, parmi la honte et les huées,
Ta bouche insatiable et ton ventre infécond. »

Ainsi tous s'écriaient... Toi pourtant, dédaigneuse,
Belle de la clarté qu'épand ta gorge nue,
Tu montras l'horizon où tremblaient des yeuses
Et le jeune soleil qui dissipait les nues.

Cependant tout mourait sur la route grisâtre;
Les passants effarés s'effaçaient un à un,
Pareils à des sarments en cendres dans un âtre
Oublié sous le gel des novembres défunts.

Or irradiant l'aube éclose dans tes flancs :
« Ecarte, me dis-tu, ce fantôme morose
Qui sème le chemin de ses haillons sanglants —
La vie, elle est là-bas, debout au sein des roses.

« Enlaçant des jasmins et des frondaisons vertes,
Elle pare le seuil joyeux de ta maison
Et, t'offrant les fruits mûrs de sa neuve saison,
Un songe de beauté te tient la porte ouverte.

« Pour que ce clair logis te sourie à ton gré,
Pour cueillir de tes vers la flore épanouie,
J'y serai la chanteuse et la petite amie
Et tu seras mon pauvre et je t'appartiendrai. »

Depuis ce jour, ô Muse-enfant, tu m'accompagnes,
Tu m'appelles, tu ris aux sentiers enchantés
Où, tel un dieu vêtu d'or fluide, l'Eté
Nous sacre reine et roi de toute la campagne.

L'EMPRISE DU PRINTEMPS

La nuit pâle coulait comme une onde, ses voiles
S'entr'ouvraient aux clartés roses de l'horizon
Où descendait mourir une dernière étoile —
Le verger s'éveillait autour de la maison.

Las du labeur sévère, et qui leurre peut-être,
Avide de goûter l'arome du printemps,
J'ouvris aux souffles frais qui battaient ma fenêtre
D'un rameau de rosier plein de bourgeons naissants.

Ma lampe s'éteignit, sur mes manuscrits blêmes
De tremblantes lueurs s'étalèrent, je crus
Que, parmi ces rayons à chaque instant accrus,
Dans ma chambre confuse entrait l'aube elle-même.

Mais déjà par la plaine elle glissait, déesse
Heureuse de parer les pommiers tressaillants
En dénouant pour eux l'or tendre de ses tresses —
Et le verger ravi chantait un large chant.

Tandis que je riais, ivre d'avoir senti
L'aube d'avril baiser mon front appesanti,
Une voix me parla qui passait dans le vent :

« Livres tristes, conflits de pensers, calculs lourds,
Les choses que tu sais et que tu ne sais pas
Te firent un hiver épris de leur fatras —
Moi, je suis la rumeur immense de l'amour.

Mirant les rois affreux et l'humanité serve,
Ton œil était obscur sous ton sourcil froncé
Comme un oiseau de nuit sur un gibet posé —
Je chasse le hibou morose de Minerve.

Tourné vers l'avenir sombre et strié d'éclairs,
Tu évoquais l'orage et les rouges revanches —
Egrenant la rosée en perles dans les branches
J'agite les grelots des muguets entr'ouverts.

Le poème onduleux que rythme la prairie,
Toute cette fraîcheur, toute cette candeur
Qui montent de la terre odorante et fleurie
Je les prends, je prétends les mettre dans ton cœur.

Ton rêve ruisselant de larmes et de flammes
S'éteindra sous les fleurs, au souffle du printemps
Et tes yeux seront clairs comme des yeux d'enfant
Et l'amour triomphal fera fléchir ton âme.

Laissant l'ombre funèbre où gronde l'épopée,
Tu te joindras aux chœurs des bois et de la plaine ;
Joyeux, le front pressé d'humides marjolaines,
Tu charmeras par tes cadences envolées
La campagne attentive et la Muse étoilée. »

La voix se tut.., Avril s'élançait dans les cieux ;
Comme une balle d'or de la fronde d'un dieu
Le soleil jaillissant incendia l'espace ;
Le vent, fol inquiet qui passe et qui repasse,
Agitait les gramens du verger radieux
Et me jetait les fleurs des pommiers à la face.

LE CHEVAL ÉCHAPPÉ

Bousculant le fermier qui s'effare et s'écrie,
Ivre de sèves bouillonnantes
Et des parfums que Mai souffle dans l'écurie,
Le cheval s'est enfui par la plaine éclatante.

Vers les prés sans clôture il galope, sa course
Trace un sillon bordé d'une écume de fleurs —
Les rires du printemps ruissellent sur les sources
Et la plaine palpite au rythme de son cœur.

Il bondit, il s'ébroue — et le voici pareil
A quelque Pégase souverain :
Sa bouche libre du frein
Semble mâcher du soleil
Et, dans le clair azur où tremblent des rayons,
Son cri de liberté monte comme une flamme.

O grand cheval d'orgueil, gloire des étalons,
Ta fanfare stridente se pâme
Et l'écho te renvoie en grêle hennissement
Le sanglot d'amour des jeunes juments
Qui t'offriront leurs flancs moirés d'aurore...

Tu frémis, ton galop cadencé tinte au loin,
Plus loin, toujours plus loin, aux rudes pâturages
Où le fouet et le joug ne règnent pas encore —
Prends-moi, cheval, volons par delà les humains
Qui s'agitent souillés des fanges coutumières :
Ouvrant dans le ciel d'or des ailes de lumière,
Nous forcerons la Muse au fond des bois sauvages.

LA MUSE CHANTE

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

PROVERBE.

I

Ces fous qui s'en vont par la ville
Vendant le sceptre et le laurier
Te tendent le bandeau souillé
Que ceignirent des fronts serviles —
Je t'offre la coupe profonde
Où le sang des dieux bouillonna :
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a.

Parmi les paillons scintillants
Et les musiques de la foire,
La ville au loin hurle sa gloire —
Voici les murmures du vent,
Le ciel doré, les prés frais, l'onde,
Les buissons qu'Avril étoila :
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a.

Voici mes bois, mes clairières,
Mes fleurs, mes ruisseaux assourdis
Que le grand soleil de midi
Couvre d'un manteau de lumière,
Voici mes sœurs dansant des rondes
Sous l'aulne et le magnolia :
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a.

II

Sur les lilas assoupis
L'ombre douce épand ses urnes :
Ecoute le chuchotis
Des brises nocturnes.

La lune nouvelle-née
Sème d'or pâle l'espace,
Le ciel rêve, la rosée
Imprègne les feuilles lasses.

La prairie au loin sommeille
Sous un fin voile de brume,
Quelques étoiles s'allument
Dans les profondeurs vermeilles.

Les lilas font un berceau
Plein de formes indécises
Qu'inquiète le sanglot
    Palpitant des brises.

A peine un rayon dormant
Pénètre l'ombre odorante
Où bruit confusément
Le chant des sèves montantes.

Le rythme lent des ramures
Qui s'inclinent vers tes lèvres
Te raconte la nature
Et ses bonnes fièvres.

Tu pleures, ton cœur s'embrase,
Tu te crois en paradis —
Frère, garde cette extase
Dans tes regards éblouis...

Sous la lune merveilleuse
Qui les a parées,
Vois se lever les années
De ton enfance songeuse.

Tu les baises, tu les cueilles
Et tu les assembles toutes —
Ainsi fait aux chèvrefeuilles
Le passant des routes.

Va, tu reviendras souvent,
Ame inapaisée,
Chercher des enseignements
Sous ces lilas murmurants
Que baigne une ombre étoilée.

III

Sur le livre où tu t'endors
Tombe un rayon de soleil —
Vois : la campagne est parei lle
Au poème de l'aurore ;

Rose et verte et toute tendre,
Chanteuse aux brises de Mai,
Ne semble-t-elle te tendre
Mille strophes en bouquets ?

Contre les ronciers farouches,
Parmi la sauge et le thym,
La campagne, ce matin,
A des fraises pour ta bouche.

La venelle sinueuse
S'étoile de marjolaines,
Des palombes roucouleuses
Neigent au loin sur la plaine.

La viorne et l'aubépine
Enlacent leurs bras fleuris,
Des tintements de clarines
S'égrènent par les pâtis.

Le coq claironne, les poules
Caquettent, enamourées,
Dans l'herbe tiède se roulent
Des idylles effrontées.

Les lys rouges où se grisent
Les abeilles butineuses
Semblent des lèvres promises
A tes lèvres amoureuses.

Le ruisseau qui s'encolère
Ecume sur les cailloux,
En un creux, les lavandières
Frappent leur linge à grands coups.

Arrête-toi... l'eau jaseuse
Rythme tes vers murmurés
Sous les sureaux cadencés
Où tremble une ombre berceuse.

Sieds-toi : le rêve éclatant
Qui bourdonne dans ta tête
Revêt la nature en fête —
Vivre est doux par ce printemps.

IV

La rivière est une femme
Langoureuse sous ses voiles ;
Le soir lui tisse une trame
De lune et d'étoiles.

Les flots d'or sombre s'allongent
Et se pâment de désir :
La rivière fait le songe
De t'aimer et de mourir.

Toi, couche sous les jasmins
Qui parfument le rivage,
Tu tends vers elle tes mains
Pleines de roses sauvages.

Vois : une douce nacelle
Glisse sur l'eau murmurante ;
Va sur les flots, ton amante
Pleure tout bas et t'appelle...

Menant la barque berceuse,
Tu pars pour un grand voyage
Et le cœur de l'amoureuse
Palpite au sillage.

Jeunes filles qui passez
Portant des amphores,
Noirs tourbillons qui hurlez
Sous les ponts sonores,
Jardins endormis, cités
Bruissantes dans la brume,

Soir rêveur au bord des eaux,
Soir chanteur dans les roseaux,
Calme lune,
Astres clairs, soyez témoins :
La rivière emporte au loin
Le Pauvre avec sa fortune.

RÊVERIES D'ÉTÉ

Tu pleures ? — Vois : la prairie est souriante.

PARSIFAL : ACTE III.

I

LE POÈTE

Le printemps expiré survit dans ma mémoire :
C'est lui qui saigne encor sous les lilas flétris...
On dirait un enfant qu'épouvante le soir,
Il hésite, ses yeux aux regards indécis
Sont ceux d'un roi banni qu'on ne rappelle pas —
Sa blessure me vaut une douceur mortelle.

LA MUSE

L'odeur fade du sang se mêle
Au parfum fané des lilas —
Laisse l'enclos funèbre où s'attardent tes pas :
L'été qui naît t'apporte une ferveur nouvelle.

LE POÈTE

Les colombes de mai s'envolent en exil
Et les muguets légers qui tintaient en avril
N'osent plus refleurir...
J'ai peur de la prairie où tu veux me conduire.

LA MUSE

La prairie est vivace et saura te charmer,
Tu l'aimeras, mais avant d'y entrer,
Nous irons au jardin qu'une treille enveloppe
Voir s'ouvrir l'héliante avec l'héliotrope.

LE POÈTE

O le jardin d'hier paré de violettes !

LA MUSE

Cette flore est défunte où ton rêve s'entête —
Viens respirer l'odeur des fraises mûrissantes,
Viens : l'été te prendra, son haleine puissante
Te soufflera son allégresse et sa santé...

Ah ! quel sourire monte à ton front qui s'éclaire,
Le jardin désormais ne peut plus te garder —
Eh bien, allons plus loin,

Allons vers la prairie où nous verrons la terre
Tressaillir toute fière
Des beaux yeux que lui font les rus cœruléens
Et frémir aux baisers du soleil de juin.

LE POÈTE

O gouffre de verdure où l'été se recueille,
Quel astre glorieux te verse ses clartés !
Le vent frais du matin froisse les chèvrefeuilles
Qui retombent autour des arbres cadencés
Et se roule parmi les avoines en fleurs.

Vois s'égarer au loin ces couples enlacés :
Etincelant, sous le soleil triomphateur,
Un peuple d'oiseaux d'or tourne autour de leurs têtes...
Muse, je suis enfin le dieu que tu souhaites
Et je puis m'endormir sur ta gorge fleurie.

LA MUSE

Ecoute donc les vers que chante la prairie.

II

Etendu dans les grandes herbes.
Le front tout caressé de fleurs,
Je regarde les moissonneurs
Lier leurs gerbes.

Sous la lumière impérieuse de l'été,
A l'ombre errante des ramures,
Je me souviens d'avoir été
Le grand soupir qu'exhale la nature
Aux jours où l'univers rêve d'éternité —

Dans les arbres incertains
Le soleil qui va et vient
Selon les frissons des feuilles
Glisse aux mousses, risque un œil
Aux fentes des murs
Et jette, nonchalamment,
Des médailles d'or tremblant
Sur les toits gris des masures.

Depuis, je fus très vieux, ayant goûté
Le poison lourd qui stagne aux coupes de néant
Et la mort m'attirait de son rire troublant...
Mais le soleil vainqueur m'a visité,
J'ai reconquis mon immortalité,
J'entends chanter en moi tout un peuple d'enfants
Et le rire des moissonneurs,
Tel un vin généreux, me réjouit le cœur —

Roulant des coquelicots
Et des capucines,
Les herbes comme des flots
Pressent ma poitrine,
Le grand soleil merveilleux
Embrase la plaine :
Aussi loin que voient mes yeux
Voilà mon domaine.

Arome ardent des fleurs sauvages :
Joie au travail, instinct d'amour, douceur de vivre,
Rythme des sèves méconnu
Par la sagesse imbécile des livres.
Vous m'avez pris grelottant et tout nu
Et vous m'avez refait à votre image —

La bonne terre a donné
Sa chevelure de blés,
Les sillons roux se reposent ;
Aujourd'hui rentrons le grain
Dans nos granges, et demain
Nous irons cueillir des roses.

III

L'été miraculeux règne sur la prairie,
L'heure brûle et frémit parmi les boutons d'or ;
A peine si j'entends de vagues mélodies :
Le ruisseau qui chuchote et le vent qui s'endort.

Hier, on m'a parlé d'ambition, de gloire,
De l'envie aiguisant ses javelots dans l'ombre...

Que m'importe : je suis le peuple sans histoire,
Je vis toute ma vie heureuse, je dénombre
Mes trésors : les bouleaux d'argent pâle et les saules,
Vieillards gris que le ciel vêt d'azur et de feu ;
Leurs branches, par instants, me baisent les épaules,
Je les prends, je les palpe d'un doigt curieux
Et je crois caresser l'épiderme des dieux.

La campagne murmure et les fleurs me font signe,
Les parfums, les rumeurs qui montent de la terre
S'élargissent et vont joindre dans la lumière
Les nuages plumeux et blancs comme des cygnes.

O splendeurs : c'est pour moi que la fête est donnée,
C'est pour moi que le vent rêve dans les venelles,
Si la terre palpite et si les fleurs pâmées
Eclatent dans les prés comme des étincelles,
C'est pour avoir ravi mon âme fraternelle.

Au tremblement sacré des ramures profondes,
Un vol blanc de colombes s'abat sur la route :
Candeur où s'abolissent la haine et le doute
Couvre-moi — j'ai conçu l'innocence du monde.

IV

Le crépuscule calme et doux comme une aurore
Médite aux collines lointaines
Et teint de pourpre fabuleuse la fontaine
Où l'eau tombe en chantant dans les vasques sonores.

L'âme étrange du vent émeut les arbres vagues
Et sème les chemins de pétales de roses :
C'est l'heure où mes pensers viennent comme des vagues
Se briser au mystère harmonieux des choses.

Tout éblouis de soir sanglant et de nuées,
Mes yeux las du soleil se détournent vers l'ombre
Qui se glisse, à pas sourds, dans le creux des vallées
Et se reposent aux fumées
Eployant sur les toits des ailes d'oiseaux sombres.

C'est l'heure pacifique où les lampes s'allument —
Menant des tombereaux et de lourds attelages,
Ceux de la fenaison rentrent dans les villages
Et leurs rires se mêlent au soir que parfument
L'arome des foins mûrs et l'odeur des labours.

Le silence s'est fait dans mon âme des jours :
Elle dort — et l'été règne sur son sommeil
Ainsi qu'un magnifique amant —
Elle songe et revoit sous le ciel éclatant
Des paons d'or bleu s'épanouir au grand soleil.

Mais mon âme des nuits s'éveille alors, j'écoute,
Parmi les arbres noirs et l'ombre de la route,
Le murmure onduleux qu'elle épand sur la plaine
Et que l'écho jaloux répète en soupirant
Comme un chœur qui s'éteint et qu'on entend à peine...

Apaisement, amour et pardon des injures
Pareils à des clartés illuminent mon âme :
Elle vole, tranquille, elle est la Notre-Dame
Que célèbre la paix de l'immense nature.

Est-ce elle qui, grandie au bord de l'horizon,
Argente tendrement la cime des bois sombres ?...
Elle monte, elle plane en semant des rayons
Et je la vois cueillir les étoiles sans nombre.

V

Plein de ruisseaux, de marjolaines et de nids,
Le bois chante un cantique à ta gloire, ô Nature ;
Le bruit des frondaisons se marie aux murmures
Du vent brusque qui valse à travers les taillis.

Des rires de bouvreuils s'égrènent sous les branches,
Le bois répond, puis fait silence et s'ensommeille ;
Alors, près de la mare où des sources s'épanchent,
Les chênes inclinés me parlent à l'oreille :

« Calmes comme des dieux et doux comme des pères,
Nous savons les secrets de ton âme pensive
Et nous te rappelons, pour que tu nous révères,
L'innocente beauté des aubes primitives.

Des soupirs d'autrefois palpitent dans nos feuilles,
L'Etre premier rythme nos gestes pacifiques
Car nous sommes l'ancêtre auguste qui t'accueille,
Pauvre rêveur enfui loin des villes iniques.

Rien, ni l'œil d'eau qui luit au bord du chemin creux,
Ni les pollens, ni le velours tendre des mousses,
Ni les roucoulements des ramiers amoureux
Ne sauraient apaiser la fièvre qui te pousse.

Mais nous que gonfle encor la sève de ta race,
Nous te versons la paix et la sérénité,
Nos rameaux fraternels t'étreignent quand tu passes
Et nous te révélons la gloire de l'été. »

Ainsi parlent, pour moi, les chênes vénérables...
Leur feuillage se mire aux sources assoupies,
Le bois chante, le vent sème des fleurs d'érables
Et moi, dans l'ombre d'or qui me berce, j'oublie
Mes luttes, les rancœurs de mes jours misérables
Et l'étrange destin que me voulut la vie.

VI

Malgré l'azur et la tiédeur de la saison,
Tu sembles triste, aujourd'hui, douce Muse ;
Le soleil t'importune et ton geste refuse
Cet œil d'or qui te guette aux trous des frondaisons.
Quelqu'un est mort, dis-tu, dans la maison
Et le vent vagissant te rappelle ce deuil...

Par nos rosiers semant de pétales le seuil,
O mon enfant, je te veux consolée :
Que ton rêve s'attache aux roses balancées
Ou suive cet oiseau qui chante dans les feuilles.

La terre est bonne aux pauvres morts :
C'est elle qui leur rend la vie universelle,
Ils se dispersent dans les fleurs et dans l'aurore
Et leurs soupirs sont ceux des gramens et des prêles
Qui bordent les ruisseaux sonores.

Ils sont l'odeur des tilleuls embaumés,
Ils sont l'ardeur des juillets embrasés,
Ils sont la ruche d'abeilles...
Aubes d'argent, crépuscules vermeils
Leur ouvrent leurs reposoirs,
Et quand tu redis, à l'écho des soirs,
L'hymne de tes jours heureux,
Ils descendent des ramées
Pour remonter s'épanouir dans le ciel bleu
Avec l'essaim tremblant des strophes étoilées...

LE VAGABOND

L'ombre pleine d'odeurs et de brises errantes
Caresse indolemment les pommiers étoilés
Où, parmi les pollens aux pétales mêlés,
Bruissent, par instants, des ailes palpitantes.

La campagne dormeuse soupire, la lune
Effleure d'un rayon velouté les pervenches
Et le tiède printemps qui règne sous les branches
Baise toutes les fleurs qu'il entr'ouvre une à une.

Lasse d'avoir foulé la poudre du chemin,
La tribu basanée au bord d'un ru s'arrête :
Des hommes révoltés contre un âpre destin,
Des enfants aux yeux frais et couleur du matin
Et des femmes portant des clinquants sur leur tête.

Méprisant les taudis où les terriens s'abritent,
Contre le mur d'un clos que broutent des chevreuils
La tribu voyageuse a préparé son gîte :
Le talus gazonné suffit à leur orgueil,
Ils allument un feu de joncs secs et de thym
Et la soupe du soir glousse dans leurs marmites.

Puis, goûtant l'air sucré qu'embaument des sureaux,
Ils s'asseyent autour de l'ancêtre songeur —
Le vent faible s'attarde aux arbres incertains,
L'ombre plane, et le ru chante dans les roseaux
Un chant capricieux qu'ils reprennent en chœur.

L'EAU DU RU

« Fuir ! glisser en susurrant
Par la campagne superbe,
Emporter la feuille et l'herbe
Aux grands fleuves indolents...

LA TRIBU

S'en aller vers l'orient.

L'EAU DU RU

Fuir encor ! sous les taillis
Où luisent des marécages,
Refléter le noir visage
Des bûcherons ébahis

LA TRIBU

Rire aux femmes des villages.

L'EAU DU RU

Fuir toujours ! mes flots pressés
Appellent des cieux meilleurs —
Je viens des bois... ou d'ailleurs
Et je coule, et c'est assez...

LA TRIBU

Nous sommes les voyageurs. »

Le chant fléchit, tremblote dans l'ombre et s'éteint.
Ils mangent en riant la soupe savoureuse
Et le murmure insoucieux de l'eau fuyeuse
Se mêle au tintement des cuillères d'étain.

Un rossignol prélude en un chêne voisin.

LE ROSSIGNOL

« Amour ! le soir charmant me grise
Car sur cet arbre s'est posée
Ma sœur timide, ma promise :
La bien-aimée.

Tout le printemps rit dans mes pleurs...
Viens : les ramures inclinées
Te berceront contre mon cœur,
O bien-aimée !

Voici le nid, voici la couche
Où tu dormiras dorlotée...
Je frissonne quand je te touche
O bien-aimée ! »

La tribu fait silence, en extase, le chêne
Criblé de lune semble un temple aux lampes d'or :
Plus haut que les rumeurs confuses de la plaine
La voix du rossignol grandit et monte encor.

LE ROSSIGNOL

« J'aime ! j'ai pris aux sources leurs soupirs
Aux grands bois assoupis les rêves de leurs feuilles
J'en ai fait tous mes désirs
Et la fleur d'amour qu'il faut que tu cueilles.

Blottis-toi dans la mousse, repose,
Laisse-moi te verser l'ivresse de la nuit,
Dors — quand l'aube viendra, les mains pleines de roses,
Tu m'accueilleras en notre doux nid. »

La tribu se recueille attentive, son âme
Flotte au rythme onduleux des ramures charmées,
Les hommes, tressaillants parmi l'herbe foulée,
Implorent des baisers aux lèvres de leurs femmes —
L'ancêtre sourit dans sa barbe blanche.

Soudain le vent se lève et les arbres chuchotent
Sous le souffle effaré qui tourmente leurs branches,
Les peupliers tumultueux crient et se penchent
Vers les fourrés que hante la hulotte
Et de vastes sanglots passent dans l'air froidi.

LES ARBRES

« Glorieux, au soleil de midi
Nous offrons notre orgueil séculaire
Car nous sommes les dieux que vénèrent
La flore des jardins et la flore des champs.

Parfois, quand la canicule fait rage
Embrasant le ciel éclatant,
Nous abritons sous nos ombrages
Les moissonneurs haletants.

Les souffles assaillent nos cîmes,
Nous plions sans leur céder
Car les souffles sont fous et ne font que passer...
Mais l'homme nous assassine

La hache et la serpe cruelle
Mutilent nos bras,
Blessent nos troncs que la foudre et la grêle
N'épouvantent pas.

Tout croule : les pins, les ormes
Et les vieux hêtres austères...
Epargnez-nous, vous les hommes,
Nous qui sommes
Les anciens de la terre. »

Le vent tombe, la nuit s'emplit d'astres, la plaine
Exhale des senteurs et de molles haleines ;
A la pointe d'un peuplier, Aldébaran
— L'astre triple, de pourpre, d'azur et d'argent —
Semble un feu fabuleux sur un haut candélabre...
Et l'ancêtre dit : « Paix à nos pères les arbres. »

La tribu rêve aux temps accomplis, elle écoute
Le cantique infini que la sainte nature
Epand parmi les flots, les prés et les feuillures...
Mais voici qu'un pas sonne aux cailloux de la route.

Un homme vient vers eux qui porte la besace,
La limousine brune et le bâton de houx
Et les houseaux serrés montant jusqu'aux genoux.
Les roseaux curieux se penchent quand il passe

Contre l'écluse étroite où le ru s'encolère,
Les bouleaux frissonnants le montrent aux cytises,
Une pâle vapeur qui tremble et qui s'irise
Où son pied a marqué s'élève de la terre ;
Posant leur fin museau sur la muraille grise
Les chevreuils inquiets le regardent de loin,
Et, rayant l'ombre bleue et pleine de clartés,
Une étoile filante éclate sur sa tête —
Un coq s'éveille et chante au village prochain.

Or, devant la tribu, l'homme s'est arrêté ;
Il dit : « La faux s'aiguise et les torches sont prêtes,
Au zénith, le farouche Aldébaran scintille
Et, conduits en ce lieu choisi par leur destin,
Voici les descendants de la forte Famille —
Comme l'aube indécise annonce le matin,
Je vois dans leurs yeux clairs l'avenir apparaître. »

Tous alors le contemplent étonnés, l'ancêtre
Se lève et l'interroge en montrant le chemin.

L'ANCÊTRE

« Homme qui viens d'hier et qui vas vers demain,
Tu boites... tu es las de ta course ?

L'HOMME

Peut-être.

L'ANCÊTRE

Assieds-toi, prends ta part du repas, la tribu
Accueille de bon cœur le passant attardé.

L'HOMME

O vieillard, j'ai mangé tous les fruits et j'ai bu
L'eau de ce fleuve obscur qu'on appelle Léthé...
Mais puisque tu m'es doux et puisque tu m'invites,
Je veux m'asseoir au feu des tiens — merci.

L'ANCÊTRE

Viens là,
Passant, repose-toi, tu nous diras ensuite,
Si tu veux, quelle mère au beau sein t'allaita
Car ta face rayonne et tes membres robustes
Ont été modelés pour des labeurs augustes.
Parle : dis-nous tes jours heureux ou malheureux,
Les peuples que tu vis en tes courses, tes rêves
Pareils aux goëlands qui se jouent sur les flots...
Dis-nous tes souvenirs des villes et des grèves ;
S'ils évoquent l'espace et la nuit et ce ciel
Où se cabrent les coursiers d'or du Chariot,
Notre âme aura pour toi des échos fraternels. »

L'ombre semble en prière autour de l'étranger,
Et les fleurs des sureaux qui jalonnent la route
Et les fleurs des pommiers qui dorment au verger
Sur son front lentement se prennent à neiger —
Il parle : la campagne attentive l'écoute.

L'HOMME

« L'antre ! le vallon calme et sombre en Arcadie !...
Sur la peau de lion qui formait mon berceau,
Ma mère avait semé des mousses, des rameaux
De lambrusque sauvage et des roses fleuries...
Parfois, à l'heure ardente où la cigale crie,
Je rampais jusqu'au seuil de notre grotte obscure :
Le soleil amical me trempait de ses feux,
Des oiseaux et des faons prenaient part à mes jeux
Et l'énorme baiser de toute la nature,
Cueillant ma bouche fraîche et caressant mes yeux,
Me prodiguait l'arome humide des verdures.

Je grandis, je sortis de la grotte — ma mère
Me souriait de loin et, pour m'encourager,
Me montrait les fruits d'or d'un bosquet d'orangers ;
Mais je ne craignais point : je buvais la lumière,
J'aimais le vent léger qui me flattait les joues
Et je sentais, comme un lien que l'on renoue,
Mon âme s'enrouler aux mouvantes ramures,
Et j'écoutais, parmi les gramens qui murmurent,
Chanter mon sang gonflé des sèves de la terre. .

J'allai dans la forêt toute proche, les merles
Jaseurs me désignaient des sentiers pleins de fraises,
Une source espiègle, afin que je me plaise
Sur ses rives, m'offrait ses poissons bleus, ses perles
Et ses flots où valsaient des rayons tremblotants.
Les lierres retombants faisaient de douces chaînes
Pour me garder un peu dans leurs replis, les chênes
Heureux de m'amuser laissaient tomber leurs glands
Et le saule pleureur suspendait ses soupirs
Quand des fourrés bourrus il me voyait sortir.

A la lisière, aux flancs d'une haute montagne,
Je vis s'épanouir une grasse campagne :
Le soir montait — chargés de rateaux et de bêches
Les laboureurs laissaient à regret leurs travaux,
Grondaient et dételaient des herses leurs chevaux
Impatients du foin qui parfume la crèche.
Tout un peuple divin s'ébattait là, je vis
Passer dans l'air l'essaim des sylphes étourdis ;
Des dryades rêvaient, des satyres velus
Cueillaient en se jouant des poires et des prunes,
Des sylvains s'étiraient sur le sol étendus
Et les nymphes dansaient, blanches au clair de lune.

J'apparus — et la vaste obscurité des bois
Assombrissait d'azur profond mes yeux farouches
Et des lys que j'avais pressés contre ma bouche
Veloutaient de pollen ma poitrine et mes doigts. —

Joyeux alors, autour de moi tous accoururent :
Un faune adolescent me donna sa parure
Où les coquelicots se mêlaient aux lauriers,
Une nymphe tressa de glaïeuls mes cheveux
Et, comme je battais des mains, les chèvre-pieds
Me dirent gravement : Fais tout ce que tu veux,
Tu es le souverain de la terre amoureuse.

O jours dorés : enfance à jamais radieuse !... »
Il dit — ses yeux sont pleins de pleurs, son front s'incline —
Le ru frémit dans les roseaux et la ramée
Triste et les frondaisons vaguement remuées
S'émeuvent aux soupirs qui gonflent sa poitrine.

La tribu tremble autour du dieu qu'elle devine
Et sent, dans l'ombre en feu, passer l'horreur sacrée.

L'ANCÊTRE

« Etranger, ton visage est un astre !... on croirait,
Quand tu parles, ouïr des rumeurs de forêt
Et le chant des oiseaux d'un Eden adorable...
Bien que très vieux, ai-je jamais vu ton semblable ?
T'ai-je connu jadis ?... L'éphèbe que je fus
Se réveille en mon âme et croit qu'il se rappelle
D'autres lieux où tu vins par la nuit solennelle...
Hélas ! les souvenirs de mon esprit confus
Sont pareils aux vaisseaux que disperse Borée

Et que vont engloutir les vagues soulevées...
Mais parle encor ; dis-nous quelle étrange fortune
Te conduisit au feu qu'allumèrent les miens,
Parle : l'eau qui chantait fait silence, la lune
Songe sous les sureaux, dans l'ombre du chemin
Et la brise se tait quand s'élève ta voix.

L'HOMME

Or, si je pense à ma jeunesse, je revois
La rivière d'argent moiré d'or dont la traîne
Se déchire aux massifs d'aulnes et de troënes
Et l'îlot vert où la déesse que je guette
Se cueille des bouquets d'ache et de violettes...
Je me glisse à pas sourds, je la suis — une aubade
Pépie aux sept tuyaux de ma flûte rustique —
Puis je lui tends les fleurs des eaux dont la naïade,
Séduite hier, aimait à couronner ma tête ;
Enfin, dans les grands joncs dressés comme des piques,
Au bord de l'onde glauque où l'ombre et le soleil
Découpent le reflet des branchages vermeils,
Je l'attire, j'étreins son beau corps embaumé
Et mon rire vainqueur boit son sanglot pâmé.

Puis je m'égare aux champs que l'été fauve dore :
Le paysan qui m'aperçoit baigné d'aurore
Salue en murmurant une vague oraison.
Sur un autel de pierre fruste et de gazon

Ses fils hâlés, ses filles aux bras frais disposent
Un pot de lait caillé, les fruits de la saison,
Du miel et les premiers épis de la moisson
Parmi des guirlandes de laurier rose.

Je souris à l'offrande naïve, je cueille,
En passant, le baiser des filles ingénues
Puis, poursuivant un vol de cailles survenues,
Je m'enfuis aux taillis sonores dont les feuilles
Eventent jusqu'au soir ma sieste insoucieuse...

Donc c'est ainsi que je vécus ma vie heureuse,
Aimé des champs, des fleurs et de ceux de la terre.
J'étais paisible et ce m'était un doux mystère
De sentir sous mes pas tressaillir les sillons
Comme si j'épandais des graines à la ronde,
Et de voir, quand mes yeux tout remplis de rayons
Fixaient la grande nuit sereine en son essor,
La germination flamboyante des mondes
Tourbillonner, pareille à des poussières d'or.

O rêve immense, extase, ô tendresse des choses !
Tout : les astres, les prés, l'eau, les bises moroses,
L'homme inquiet qui passe et la pierre qui reste,
En moi, hors moi, vivaient, dociles à mes gestes...

Un soir, j'étais assis au bord des flots sauvages
Qui roulent sans repos de Leucade à Corcyre :
L'Océan bruissait comme une énorme lyre,
A l'horizon funèbre où montait un orage
Je voyais les éclairs déchirer les nuages,
Puis mourir sur le sable en méandres sanglants.
L'ombre pesait, pleine de mânes vagissants
Et je les entendais m'appeler comme en rêve
Et chuchoter, parmi les rumeurs de la grève,
Des noms de dieux abolis.

Soudain, l'horizon noir incendié d'éclairs
S'ouvrit — au bord du ciel strié de feu je vis
Se dresser, vision qui fit trembler la mer,
Un gibet monstrueux où se tordait cloué
Un être dont le front, penché sur la poitrine,
Portait un diadème d'épines.
Sa bouche était muette, en ses yeux effarés
Régnaient l'angoisse et l'agonie
Et cependant il jaillissait de ses prunelles
Comme un sombre défi aux clartés de la vie.

Une voix me cria : « Voici la loi nouvelle ! »

Alors je vis surgir de l'ombre, près de moi,
Un vieillard tiaré d'or qui me montrait du doigt :

Sales, hagards, grinçants, drapés de peaux de bêtes,
Des hommes l'entouraient... ils brandissaient des frondes,
Un hymne bourdonnait sur leurs lèvres immondes
Et l'orage grondait au-dessus de leur tête.
Et le vieillard leur dit : « Frappez-le, c'est le diable ! »
Tous alors se ruant me crevèrent les yeux —
Et les hennissements de la mer formidable
Se mêlaient à leurs cris furieux.

Je reculai sous leurs clameurs... déjà les flots
Avides de m'avoir montaient lécher mes pieds,
Eux riaient, et leur rire, on eût dit les sanglots
Qu'un vent d'hiver arrache aux arbres dépouillés.

« Frappez ! » dit le vieillard —
Ils frappèrent : des pierres
Me meurtrirent, mon sang ruissela, tous mes membres,
Comme on voit sous la hache une écorce se fendre,
Fléchirent fracassés et rompus sous leurs coups
Cependant qu'ils hurlaient leurs chants et leurs prières...
Et les flots frémissants me montaient aux genoux,
Et la foudre éclata et me brisa le front.
Dans l'abîme écumant qui tournoyait mon corps
Roula tout garrotté de gluants goëmons
Et les rochers d'où l'alcyon prend son essor
Et les forêts de pins qui couronnaient les monts
Pleuraient et s'écriaient : « Deuil et nuit : Tout est mort ! »

Leur plainte s'envola, lugubre, sur la mer,
Si haute qu'à travers les fracas du tonnerre
Elle fit palpiter les voiles des navires
Et que des matelots effrayés l'entendirent.

Le vieillard écoutait et ne comprenait pas :
Ceux qui m'avaient frappé chantaient, tendant les bras
Vers le gibet livide au sein des nues :
« Gloire au Crucifié — la nature est vaincue ! »

L'écho leur répondit : « Tout ressuscitera. »

Il se tait — l'ombre dort dans les arbres, la plaine
Blanchit comme un linceul sous la lune pâlie,
La brume qui s'étale aux collines lointaines
Semble le spectre lent des choses accomplies —
Et la tribu, vouée à l'étranger, s'écrie :
Dis-nous, dis-nous comment tu as dompté la mort !

L'HOMME

Bien des jours, dans le gouffre aux obscurités bleues
J'ai végété parmi les vagues madrépores
Où le poulpe et la pieuvre entr'ouvrent leurs yeux d'or :
Les poissons voyageurs me frôlaient de leur queue,

Les algues me pressaient entre leurs bras glacés,
Le sel et le limon pansaient mon front saignant.
J'écoutais respirer mon père l'Océan
Et son vaste murmure effaçait le passé...
Vivais-je ? étais-je mort ? — les conques purpurines
Où bruit la chanson monotone des vagues
Me racontaient parfois des légendes si vagues
Qu'avant de les aimer il faut qu'on les devine :
« J'étais l'être confus des vieilles origines,
Celui qu'avaient formé l'onde épaisse et le feu
Autrefois... autrefois... quand l'enfance des mondes
S'éveillait étonnée et sortait du chaos :
J'étais les germes et les cellules fécondes
D'où naîtraient, aux baisers d'un soleil radieux
Et la sève et la plante et la chair et les os... »

Quand j'étais las d'ouïr ce songe et ce mystère,
Je mirais les tritons écailleux qui voguaient
Ou, collant mon oreille au sable, j'écoutais
Battre sous moi le cœur immense de la terre.
Un jour enfin, après des âges et des âges,
Troublant l'abîme sourd où j'avais mon refuge,
Un tourbillon me prit qui me mit au rivage.

Comme un marbre lavé des fanges d'un déluge,
Mon corps luisait guéri sous le soleil levant,
Mes yeux clairs éclataient, pareils aux nuits d'été
Et les fauves senteurs qui volaient dans le vent
Me firent fier et fort — tel que j'avais été.

J'allai par les chemins, je chantai, la nature
Soulevée à ma voix assaillit les églises
Où ceux du Crucifix annonçaient les tortures
Et l'enfer aux enfants de la foule indécise,
S'ils ne me maudissaient dans l'espace et le temps.

Mais moi, je rassurais tous ces pauvres tremblants,
Partout je leur montrais les clochers vacillants,
La rouille qui rongeait les croix des cimetières,
L'herbe qui disjoignait les dalles et le lierre
Victorieux aux murs branlants des sanctuaires.
Je leur disais : « Il est un arbre dont les fruits
Contiennent la vigueur, la joie et la science,
Et cet arbre, je puis vous le donner, — je puis,
Fécondant l'univers de sa bonne semence,
En faire une forêt à la face des cieux :
Mangez les fruits, vivez, car vous êtes les dieux
Que la terre pâmée en un frisson d'amour
Attend pour se vêtir d'un manteau de merveilles. »

Les prêtres, cependant, leur hurlaient aux oreilles :
« C'est le diable ! »
Vains cris — ils m'écoutaient toujours.
Et les prêtres alors agitaient des fétiches,
Ils invoquaient le nom des puissants et des riches
Ou bien ils embrassaient leurs autels vermoulus
En marmottant des exorcismes éperdus.
Mais mon chant renversait leurs chapelles étroites
Et je les balayais d'un geste de ma droite,
Et les hommes mangeaient tous les fruits défendus

Ainsi j'agis, versant la lumière aux cœurs sombres...

Hier — je sommeillais couché dans les décombres
Que faisait sur le sol un calvaire abattu —
La terre me parla dans l'ombre, aux profondeurs...

Voici ce que m'ont dit la terre auguste et l'ombre,
Hommes forts, écoutez car les temps sont venus :
« Las d'enfanter dans le mensonge et la douleur,
Mes vengeurs, brandissant la hache ou le marteau,
S'évaderont bientôt de la cité dolente
Pour conquérir les biens ravis à leurs travaux,
Et toi, le *seul* vaincu d'une race arrogante,
Tu précipiteras leurs sombres avalanches,
Sur les villes de l'or et de l'iniquité
Qui grouillent sans savoir que leurs jours sont comptés —
Lève-toi, montre au loin l'aube de ta revanche,
Va dire à ceux de l'Eglise
Que la torche s'allume et que la faux s'aiguise
Et que je suis la Mère et qu'ils m'ont outragée. »

O fils de la tribu virile, écoutez-moi :
Vous aurez contre vous les rois et les armées
Et les docteurs vantant leur sagesse et leurs lois —
Frappez-les, déchirez les pourpres et les livres
Où se réfugia leur pouvoir incertain,
Déchaînez, ce grand soir, déchaînez les tocsins
Et répandez un sang dont la terre s'enivre..

Je vois des cités d'or s'effondrer dans les flammes,
Je vois les conquérants pleurer comme des femmes
Et je vois ceux du Crucifix qu'on extermine...
Allez, frappez — pour moi, mes deux poings appuyés
A quelque Babel en ruines,
Je vous regarderai par dessus les collines,
Je rirai dans la nuit rouge et je chanterai
Des chants de guerre et de désastres. »

Il dit et il grandit — son front touche les astres,
Ses mains, verseuses de clartés,
Epandent des foudres sur la campagne...
Et l'homme baise au front l'ancêtre et il s'éloigne.

L'ombre immense accoudée aux rives de l'espace
Ecarte, pour le voir, ses soleils et ses voiles,
Les arbres adorants s'inclinent vers sa face,
A chacun de ses pas, il jaillit une étoile.

Cependant la tribu sur l'ancêtre penchée
Tressaille en écoutant les phrases chuchotées
Qui tombent lentement de ses lèvres flétries
Car l'ancêtre leur dit : « C'est Lui — gloire à la vie !
Il vient avertir ceux de la race première,
Rouvrir la porte en feu des paradis perdus
Et rappeler à tous son verbe méconnu...
Jadis, aux jours heureux de l'unique lumière,

Il vint de même... Moi, je n'étais qu'un enfant...
Sa parole charmait les miens émerveillés
Et mon père pensif le nommait : le Grand Pan... »

Le rêve du printemps règne sous les pommiers —
Et les Errants hagards écoutent dans la nuit
Le murmure guerrier de l'onde qui s'enfuit ;
Tandis qu'à l'occident la lune descendue
Embrase les lointains d'or rouge qu'ils contemplent,
Leurs yeux où s'irradie une ivresse inconnue
Croient voir à l'horizon de brumes et de nues
Flamber en s'écroulant des villes et des temples.

LA RIVIÈRE ET LA MER

L'EAU NOCTURNE

Les heures de la nuit planent sur la rivière
Qui fume vaguement vers le ciel étoilé,
Les vagues où sommeille une sourde lumière
Auréolent d'argent les roseaux inclinés
Dont le faible murmure émeut l'ombre attentive
Et se mêle aux soupirs des arbres de la rive.
Des couples enlacés qu'emportent des nacelles
Voudraient éterniser, sur cette onde où ruissellent
Des rayons assoupis et l'odeur des jasmins,
Le désir nuptial qui chante dans leur cœur —
La nuit vêt de velours les belles de douceur
Et les amants, tremblants d'amour, joignent les mains.

Mais l'onde frémissante enfle ses voix confuses :
Voici l'île aux bouleaux, la cascade et l'écluse
Où les flots blanchissants d'écume se lamentent ;
Face pâle qui flotte au fond de l'ombre ardente,

La pleine lune énorme envahit l'horizon,
Elle monte, et ses yeux, aux trous des frondaisons,
Troublent les belles qui rougissent —
Et, tout intimidés, les amants la maudissent.

Puis le courant capricieux prend les nacelles
Et les fait aborder au bois des tourterelles...
Le tumulte des flots amoureux de la lune
S'apaise, leurs clameurs s'éteignent une à une,
L'ondine aux cheveux d'or ondule sous les saules
Et palpite aux clartés qui baisent ses épaules
Et les amants, à leurs belles unis,
Ecoutent les conseils qui descendent des nids.

Eperdus, cœurs fougueux, parmi les fleurs sauvages,
Ils s'aiment — le printemps rêve sur le rivage,
Les jasmins embaumés recueillent leurs sanglots,

Et le vent de la nuit chante dans les roseaux.

LES FEMMES AU BORD DE LA MER

A Puvis de Chavannes.

Calyste, Noémie et la triste Néère
Eprises des flots purs dont le chant les câline,
Sur le roc où languit une flore marine
Rêvent d'amour étrange et de grève étrangère.

Calyste est toute grave et pleure, Noémie
Ouït l'hymne fuyant de plaintives sirènes,
La brise les adule et soupire leurs peines —
Et Néère conjure une fée ennemie.

Le ciel s'épanouit en pâles violettes,
La mer dort son sommeil de déesse perfide,
Vers l'horizon paré d'aurore et d'or limpide
Ondule un peuple lent de vagues inquiètes.

Quel héros aux beaux yeux guidera sa galère
Au port où veille, triple et tentante, la femme
Et saura délivrer, leur apportant une âme,
Calyste, Noémie et la triste Néère ?...

SOURIRES D'AUTOMNE

A Louis de Saint Jacques.

L'AUTOMNE ET DEUX PASSANTS

ALLÉGORIE

Dans l'avenue en or où s'effeuillent les ormes,
L'Automne au front paré de pampres rougissants
Enveloppe de soir bleuâtre les passants
Qui errent inquiets sur la colline morne.

Sans courber les gazons elle glisse, sa traîne
Soulève des parfums de fêtes oubliées :
Celui-ci se souvient de gerbes déliées,
Celui-là d'un avril qui semait des poèmes —
Et tous deux en pleurant accusent leur fortune.

Mais douce, caressant leurs yeux selon la lune
Fluide balancée au rythme des feuillures,
L'automne d'un baiser les apaise et murmure :
« Je guérirai ce soir vos âmes d'amertume.

Toi qui portes l'été dans tes regards, peut-être
Tu redoutes Décembre oblique et ses frimas ?
Voici la mandragore éclose en des climats
Où règne le soleil fixe que tu souhaites.

Toi que le renouveau tient soupirant, regarde :
Je te donne à jamais l'hyacinthe immortelle
Qu'un homicide Eros effleura de son aile
Pour celle qui mourut au rocher de Leucade. »

Elle dit, et deux fleurs que le soir vêt de feu
Jaillissent de ses doigts vers ceux qu'elle protège :
L'une, on dirait du sang fumant sur de la neige
Et l'autre, où se reflète un astre radieux,
Une goutte de lait pour la bouche d'un dieu.

Et les passants, levant ces corolles royales
Dont la fraîcheur calme la fièvre de leurs mains,
Contemplent, souriante en l'ombre du chemin,
L'Automne qui s'enfuit sous les froides étoiles.

SENSATIONS D'OCTOBRE

Octobre nonchalant cueille au bord des chemins
Les roses que rouilla la première gelée
Puis il prodigue les raisins,
Les marrons rebondis et les noix écalées.

Des odeurs de sapins descendent des forêts
Réjouir les vieillards accoudés aux fenêtres
Et la douceur de l'air est telle qu'on croirait
Que tout un printemps va renaître.

Dans le verger, mes frères les arbres me tendent
Mille pommes vermeilles,
Le vent d'ouest qui a vu la mer glauque et les landes
Bourdonne à mon oreille,
Et l'on dirait un vol d'abeilles
Exilé du pays où poussent les légendes.

Je vais — les paysans assis devant leurs portes
Vantent la vendange dernière,
Des chariots geignards grognent dans les ornières...
J'écoute, sous mes pas, crier les feuilles mortes.

Je vais — un ru me guide et me conduit au bois
Et le doux bruit de l'eau
Qui bouillonne en fusant à travers les roseaux
Me fait sourire et pleurer à la fois.

Le ru se perd dans les ronces, laissant
Une mare aux cressons où sautent les rainettes,
Le bois tout défaillant m'appelle... je m'arrête
Pour étreindre le tronc d'un bouleau frémissant.

Le soir naît et grandit, solennel, l'horizon
Où roulent lourdement de confuses fumées
S'éteint parmi les ors mourants de la saison,
Vénus monte et scintille au-dessus des futaies,
Puis la nuit, dans l'azur, souffle ses visions.

Vie en grand calme et méditation,
Solitude sacrée où les gens de la ville
Bâilleraient leur ennui —
S'imprégner de silence et s'en aller tranquille
En mangeant quelque fruit.

EFFET DE BROUILLARD

Dans le brouillard opalin
Le soleil blanc se diffuse ;
Est-il soir ? Est-il matin ?...
On entend des voix confuses.

Les arbres semblent des spectres
Grimaçant vers le ciel terne —
Jacques ferme sa fenêtre,
Pierre allume sa lanterne.

Le soleil meurt, des flocons
Blêmissent le crépuscule,
Les branches viennent et vont
Comme de troubles pendules.

Tout fond, s'éteint et s'efface,
Le brouillard ensevelit
La route où les gens qui passent
Clapotent à petit bruit.

Les feuillures envolées
Parmi la plainte des bises,
Les paroles chuchotées
Au fond des venelles grises,
Les formes qui se confondent
Et s'étouffent dans la plaine...
On dirait un autre monde
Peuplé d'ombres incertaines.

MERVEILLE DE L'AUTOMNE

Par l'automne, or et sang comme un rêve royal,
Je savoure l'odeur qui monte des pressoirs :
Des raisins éclatants écroulés dans le soir
Empourprent les parvis du ciel occidental.

Tigrés d'or, ocellés de sang frais, les feuillages
Agitent dans l'air vif de claquants étendards
De grands oiseaux, qu'emporte un souffle de voyages,
Sur [illegible] mourant qui leur lance ses dards
[illegible] et s'en vont vers d'étranges rivages.

Les [illegible] tout à l'heure
Et jonchent [illegible] la saison :
Les givres [illegible] impolgent les gazons,
Déjà le vin nouveau [illegible] des cantepleures.

Naguère, au chuchotis de [illegible] amoureuses,
J'errais, j'étais pareil au printemps nouveau-né,
Ruisselant de rosée et de sèves [illegible]
Mon rêve fleurissait comme un jardin de

Puis l'été me saisit et me versa ses flammes,
Son arome embrasa mes lèvres et mes joues
Le rythme des moissons résonna dans mon âme
Et des paons bleus, pour me fêter, firent la roue.

Puis l'automne m'a pris et la bonne vendange,
— Or et sang de la terre où dorment des soleils —
C'est en vain que le vent qui rôde autour des treilles
Prophétise l'hiver et sa neige et ses fanges :
Le printemps reviendra pour réveiller les germes...

La nuit monte, une étoile, au-dessus de la ferme,
Brille et baigne d'argent les lointains assombris,
Les nuées au couchant semblent des cathédrales,
Le vent hagard chante le chant des funérailles...
Mais je ris car j'emporte en mes yeux éblouis
Tout l'automne, or et sang comme un rêve royal.

LE CRÉPUSCULE DES CHIMÈRES

A Gaussoin, peintre.

Ce soir, j'ai vu passer un essaim de chimères —
Elles volaient parmi les braises du couchant :
Maintes s'effarouchaient comme des chats-huants
Et d'autres s'ennuaient de pourpres éphémères.
Une me dit : « Voici venir l'extase extrême :
Le soleil semble un roi qui compte ses trésors
Pour donner à son peuple une fête suprême,
Et les marronniers gris pleurent des feuilles d'or ;
Salue avant sa mort l'automne que tu aimes
Et le ciel radieux que nous parons encor,
Car l'ombre attend où s'éteindra notre agonie. »

Mais moi, prenant le soir à témoin, je m'écrie :
« Je ne sais pas, je ne veux pas savoir quelle ombre
S'apprête par delà ces arbres murmurants,
Le ciel est un jardin de flamme où je dénombre
Des oiseaux embrasés aux yeux couleurs de sang ;

Venez, le vent glacé qui vous pressait s'enfuit
Dépouiller en riant les bouleaux et les trembles,
Le soleil a-t-il pas fixé se course?... il semble
Qu'un pasteur merveilleux vous garde de la nuit? »

Chaque chimère alors me conte son ennui.

Une qui tord ses bras minces et se désole:
« As-tu vu se jouer au tremblement des saules
La rivière de fleurs qui coule en paradis?
Là, des aromes frais d'autrefois je naquis;
Petite fée assise à la rive moussue,
Je t'offrais mes seins purs et ma grâce ingénue.

J'étais l'éveil charmé de ton adolescence,
Et si parfois, épris d'écouter mon silence,
Tu délaissais la lyre où s'enfièvrent tes rêves,
J'accourais me blottir contre ton cœur, mes lèvres
Se posaient sur tes yeux pour y mettre une étoile;
Tu m'aimais, j'étais l'onde et la bonne paresse
Du printemps attendri qui s'éperd en caresses...
Aujourd'hui, je suis seule et morne sous mes voiles. »

Et moi je lui réponds: « Qu'importe, les années
De notre amour défunt sont des portes fermées
Sur un enclos farouche où dorment des tombeaux —
Tu es vieille et je vais vers un songe plus beau. »

Une encore aux regard vacillants et que hante
Le tumulte haletant de sombres angelus :
« Tu m'aimas autrefois, j'étais celle qui chante,
La reine que tu feins de ne connaître plus ;
Je t'apportais la croix et l'épine brûlante
Et la griffe qui mord les martyrs éperdus.
Souviens-toi : l'autel même et le parvis de marbre
M'ont vu te menacer du soufre et de l'enfer
Promis à qui me hait et séjourne sous l'arbre
Trois fois maudit — sous l'arbre où tes rêves pervers
Recueillent les fruits noirs de la science humaine.
Mais tu m'as fui, le souffle étrange qui t'entraîne
Te jette en des sentiers que je n'éclaire pas,
Tu as élu la pourriture de la terre
Et les fils du limon se lèvent sous tes pas —
Prends le cilice et courbe-toi devant ta mère. »

« Je te connais, dis-je, marâtre aux mains fébriles :
Tu sèmes le mirage et l'effroi sur les villes
Qu'érigent à ta voix des apôtres déments...
Oui, j'ai cueilli les fruits de l'arbre, je me vante
D'être avec cette foule adverse que tu tentes
Vers les couteaux de sacrifice —
O toi qui mens,
Arrière, je te hais et brave ton néant. »

Alors, portant des herbes sèches en couronne,
Comme d'une tour frêle et blanche au ciel d'automne,
Une se dresse, enfant morose, qui murmure :

« Chasse ces insensées et chasse la nature ;
C'est par moi qu'on se mire aux miroirs de Narcisse,
Ecartant le souci de mon néant futur,
Je chante pour moi-même et me meurs en délices. »

Je lui réponds ; « Ta tour est bien triste, sa tête
Branle sous un lacis de lierres acharnés,
Vois : la vie a monté de la terre et s'apprête
A jeter au fossé tes créneaux ruinés ;
Narcisse se flétrit et grelotte en pleurant,
Sa voix mièvre se fausse et se disperse au vent. »

D'autres chimères s'irradient, fortes et nues,
Qui tracent en volant un sillage de gloire
Dans la brume pompeuse où s'effondre le soir,
Mais l'ombre les attire au piège de ses nues...

Chimères que me sont votre lâche agonie
Et la flûte fêlée où s'use votre ennui,
Si des dieux défaillants s'éplorent vers la nuit,
Je ris selon le rythme éternel de la vie ;
Je sais qu'après ce soir je connaîtrai l'aurore,
Je suis le voyageur qui voit et qui écoute,
Qui songe et s'émerveille, au montant de sa route,
Du bel automne en feu sous les marronniers d'or.

CE QUE DIT LE VENT D'HIVER

LITANIES DU VENT

Le vent de gel sanglote à perdre haleine —
Le givre aux arbres noirs suspend d'étranges flores —
Le vent flagelle et tord les branchages sonores,
Brisant au fil des toits sa plainte éolienne,
Le vent d'hiver siffle et geint par la plaine.

Le vent chante la mort des amis oubliés
Et ceux qui sont partis sur la mer sans rivages
Se pleurent parmi ses clameurs sauvages —
Fracassant les bouleaux et les grands peupliers,
Le vent souffle l'ennui, la haine et les naufrages.

Le vent étreint la maison qui frissonne
Et chasse dans l'air gris de tremblantes fumées,
Le vent secoue en vain les cheminées
Puis s'enfuit sur la route où ne passe personne —
Le vent gémit comme une femme abandonnée.

Le vent ricane : on dirait un fol échappé,
Le vent hurle : on dirait un enfant torturé,
Le vent grince : on dirait la révolte d'un bagne,
Le vent s'abat et se tait épuisé —
La neige tombe lentement sur la campagne.

GRAND VENT

Mon âme, tu reviens des vieilles aventures
Pour saluer l'hiver en son château de givre ;
Ecoute : les grands vents hurlent comme des cuivres
Et troublent le sommeil de la mère Nature —
Arrête-toi, mon âme, ils ont peine à te suivre.

Attends-les : accourus de la plaine et des monts,
Ils sont les voyageurs mystérieux, ils sont
Ceux qui savent le sens de toutes les histoires ;
Ils te raconteront les combats et leur gloire
Epandant sur ta vie une morne lumière —
Et tu respireras l'odeur des cimetières.
Ils te rappelleront, pour que tu sois dolente,
Aux flancs des noirs coteaux les villes éclatantes
Où bouillonnent la foule et les vins répandus ;
Puis, très tard, quand la nuit semble un filet tendu
Qui retient le silence en ses mailles d'étoiles,
Tu verras les terriens blottis autour des poêles

S'assoupir en rêvant de moissons merveilleuses ;
Et les souffles seront pareils à des pleureuses,
Mais tu pourras ouïr, du haut des cheminées,
Le rire du grillon monter dans la fumée ;
Les granges te plairont que parfument les foins...
Puis alors les grands vents t'emporteront plus loin.

Très loin, au fond d'un val où les arbres tordus
Se lamentent ainsi que des enfants perdus,
Souverain taciturne à la barbe gelée,
L'hiver t'apparaîtra qu'adulent des nuées
Nuptiales menant, en un blême cortège,
La reine de candeur : Notre-Dame la Neige.

Devant le blanc vieillard immobile et jaloux
De garder pour lui seul sa couronne de houx,
Tu te tiendras durant les heures que la nuit
Compte dans les clochers pour leurrer son ennui
Et frappe tour à tour d'un marteau d'argent clair.
Les souffles, cependant, se révolteront, l'air
Sifflant dispersera des flèches acérées
Qui feront sangloter les branches fracassées...
Mais le Vieux jettera, comme on jette des plumes,
A la rébellion quelques loques de brume,
Tu verras dans ses yeux flamboyer la Polaire
Et tu t'ébahiras de l'orgueil séculaire
Qui le rend impassible aux souffles acharnés :
Car l'hiver est un roi très rude à détrôner.

Enfin l'aube viendra, frêle et toute frileuse,
Revêtir d'or léger les collines dormeuses ;
Puis le Vieux la prendra pour en parer sa tête,
Et les souffles vaincus pleureront leur défaite —
Tandis qu'emmitouflant la plaine abandonnée
Où sommeillent les blés de la prochaine année,
La Neige bienfaisante ornera son corsage
Des glaçons suspendus aux tuiles des villages...

Pourtant si cet hiver ne devait pas finir,
Ame errante ravie au vent qui se désole
Et s'épuise à crier de sinistres paroles,
Tu t'en iras, parmi la plaine, recueillir
Des flocons doux et froids comme des souvenirs.

EPILOGUE

LE POÈTE

Clairons d'or où chantaient les heures du matin,
Des souffles enflammés ont passé sur mon front —
Le ciel éblouissant embrase les jardins
Et trempe de clarté la face en feu des monts.

Dans les vergers fleuris qui rutilent, pareils
A l'azur inondé de rayons éclatants,
La terre étreint l'été sous les arbres vibrants ;
Une chaude vapeur ondule autour des treilles,
Les murs blancs sont crêtés de tuiles fulgurantes,
Des fruits luisent parmi les ramures mouvantes
Et moi dans le pré dru je m'arrête, rêveur
Pour une branche qui palpite au grand soleil ;
J'écoute chuchoter la brise éolienne :
Elle rit, elle fuit vers les ruisseaux chanteurs,
Et les verdures vont et viennent
Et leurs soupirs résonnent dans mon cœur.

[illegible]

[illegible] feuillures ?...

[illegible] qui susurrent :

[illegible] :

[illegible]

[illegible] de feu,

[illegible] ailleurs

[illegible] »

[illegible] l'été

[illegible] —

[illegible]

[illegible] donne

[illegible] à ma universelle ;

[illegible] qui ruisselle

[illegible] renové.

[illegible] mon mystère,

[illegible] se balancent,

[illegible] magnifiement

[illegible] de la terre.

[illegible] NATURE

[illegible] que je suis,

[illegible] avant d'avoir compris ;

Qui cherche mon secret périt désespéré,
Les dieux sont mes pensers et quant à vous, les hommes,
Vous êtes, parmi mes atomes,
Le monde obscur épris des mondes étoilés...

Mais je suis bonne et je t'apprends à te connaître :
La terre chante un hymne lent — tu le pénètres
Et, tous les jours plus attentif à mes leçons,
Tu déchiffres déjà la strophe des saisons...
La terre, ce fragment de l'infini, tu l'aimes ;
Ses douceurs, ses colères t'imprègnent, tu sais
Les transfigurer en toi-même
Et tu portes en diadème
L'auréole de sa beauté —
Ce sont là les bienfaits que je t'ai prodigués.

Souviens-toi : je t'ai pris parmi tous ces aveugles,
Tes frères éperdus d'ignorance et de haine,
Je t'ai tiré des cloaques où beuglent
Et rugissent l'ordure et la bêtise humaine ;
J'ai fait de toi le Pauvre heureux de son destin
Et j'ai mis dans tes yeux la clarté du matin.

Comprends donc, fol enfant, la mère que je suis :
Celles que je châtie et ceux que je maudis
T'égarèrent parmi des parterres malsains
Où tu cueillais la honte et ses mauvaises fleurs —
Je t'arrachai d'entre leurs mains
Pour te tremper aux flots amers de la douleur.

Tu souffris, tu crias — ton sang coulait, tes larmes
Etoilaient l'ombre froide où tu te débattais...
Mais moi je te domptai
Et je brisai toutes les armes
Que tu dressais contre ma volonté.

Tu te soumis — alors, te voyant racheté,
Je te choisis, parmi celles que je préfère,
La femme d'indulgence et de bonté
Et parce qu'elle avait un grand cœur où réside
L'amour du Pauvre frémissant vers ma lumière,
Je la fis tienne tout entière —
Et puis je te montrai la campagne splendide.

J'ai dit à l'Avril : « Sois l'ami
Du poète inquiet qui panse ses blessures,
Apprends lui l'odeur des jeunes verdures
Et pare, pour lui, les pâtis
De fraises et de violettes. »

J'ai dit à Juillet : « Tes moissons
Feront le pain qu'il souhaite ;
Bruis devant sa maison,
Tresse des bleuets autour de son cœur
Et pose dans sa main la main des moissonneurs. »

J'ai dit à Novembre : « Tes brumes,
Ton soleil rougissant parmi les pampres morts
Et cette veilleuse en vieil or :
Ta lune
Apaiseront en lui les ferveurs de l'été. »

Et j'ai dit à l'Hiver : « Qu'il soit tout contenté,
Qu'il ait, après l'azur, tes plaines sommeillant
Sous ce linceul éblouissant
Qui vivifie et qui protège
L'espoir des floraisons futures :
Ta neige. »

Vois-tu, mon fils, je suis l'éternelle Nature :
Laisse-moi t'ouvrir mes chemins
Et prends les fruits vivants qui tombent de mes mains ;
Par moi, tu mangeras des pêches, des raisins,
Des abricots juteux, des poires mûres,
Des brugnons éclatants,
Du miel et le pain frais qui croque sous les dents
Puis tu boiras les vins légers et cette eau pure
Que le puits verse aux seaux sonores.

Si tu n'es satisfait, voici d'autres trésors :
Unis en un bouquet les saisons, que l'aurore
Te revête de pourpre, de flamme et d'argent
Et que la nuit, déesse aux yeux phosphorescents,
Jette ses cheveux d'astre à tes pieds qu'elle adore.

Tout apeurés au vent qui entr'ouvre mes voiles,
Tes frères ont suivi des routes ténébreuses :
Dans cette ombre, pour eux, tu sèmes des étoiles,
Des comètes et des corolles radieuses...
Quel don nouveau te faut-il maintenant ?

LE POÈTE

Je voudrais te saisir dans l'espace et le temps.

LUMIÈRES TRANQUILLES

Uxori defunctæ suæ
LIA RETTÉ
versus quos diligebat
dicavit
poeta mærens

Paris, 12 février 1901.

PROLOGUE

C'est le jour, c'est la nuit, et
c'est l'homme attentif.

Comme le soir naissant montait à l'horizon
Qu'incendiaient les derniers feux du crépuscule,
Je vins m'asseoir au seuil de ma maison ;
Dans le chemin bordé de campanules
Qui mène à la mare aux cressons,
Sous les pommiers chargés de roses floraisons,
L'air embaumait car c'était la saison
Où les lilas commencent à s'ouvrir.

Je pensais : ô Nature, un jour va s'engloutir
Dans l'abîme infini de ton éternité !
Si j'ai rempli ma tâche et si j'ai mérité
Que les souffles du soir caressent mon front las,
Si c'est pour moi que les pommiers parlent tout bas
Et que les boutons d'or étoilent les talus,
Laisse-moi m'imprégner du couchant plein de flammes
Et recueillir, afin qu'elle pare mon âme,
L'heure qui ne reviendra plus.

Courbés sous le mensonge et sous l'iniquité,
Maints pauvres gens s'en vont, hagards, par les cités,
Se querellent au coin des rues,
Puis meurent sans t'avoir jamais connue.

Jadis, je suis venu, des roses dans les mains,
Leur apprendre que tu es belle ;
Je leur ai révélé la terre maternelle
Et ta face semblable au soleil du matin.

Je leur ai dit les prés, les feuillages mouvants,
Le murmure sacré des sèves,
Les bois profonds, la plaine où règnent les grands vents
Et les jardins plantés de fraisiers et de fèves.

Ils m'écoutaient... Beaucoup, ne me comprenant pas,
Raillaient ce fou qui leur offrait des fleurs,
Mais des Simples suivaient mes pas,
Leurs yeux s'illuminaient et je voyais des pleurs
Humecter, à ma voix, leurs paupières brûlées...

O Nature, voici mes roses dispersées :
Il en est qu'effeuillèrent les passants,
Il en est dont s'amusent les enfants,
D'autres, des inconnus en ornent leurs fenêtres ;
D'autres enfin — les plus odorantes peut-être —
Leurs pétales ont parfumé
Les parterres de ceux qui cherchent la beauté...

Bien des mois ont passé depuis cette aventure :
L'automne est mort qui jaunit les verdures,
L'hiver bourru s'est enfui vers le pôle,
Mais Avril, qui grandit dans le ciel éclatant,
Parsème les vergers de nouvelles corolles
Pour célébrer la fête du printemps.

Aujourd'hui, le rosier qui encadre ma porte
Se couvre de bourgeons et de pousses vermeilles,
La lumière du soir rougit les jeunes treilles
Et le vent paisible m'apporte
Le parfum des lilas où rôdent des abeilles.

O grand calme, ô splendeur du crépuscule immense,
Beaux arbres assoupis dans l'atmosphère d'or,
Fleurs de ma solitude et voix de mon silence,
Après tant de combats, je vous retrouve encor.

Comme un champ de blé vert ondulant à la brise,
Comme un fleuve élargi que le soleil embrase,
Mon âme, où vous versez l'extase,
Tremble et se fond dans la clarté qui l'a conquise.

A moi tous les rayons : les jours et les soirées,
L'espace étincelant où voguent des nuées,
Les arcs-en-ciel multicolores !
Je baignerai mes mains et mon front dans l'aurore
Ou j'irai, quand la nuit rêve sous les bouleaux,
Boire le clair de lune à même les ruisseaux.

Candeur de l'aube et douceur du couchant,
Étoiles qui brillez comme des yeux d'enfant,
Bon soleil qui bénis la campagne et les villes,
O Lumières tranquilles,
Assistez-moi, donnez votre sérénité
Aux vers que vous m'avez dictés.

AUBES PAISIBLES

Aurores, couronnez la Muse
qui s'éveille...

CHANSON POUR ISIS

Par le matin d'azur et de douceur,
Isis s'éveille au sommet des collines :
Sa chevelure est un bois plein de fleurs
Et sur son front l'aurore se dessine ;
Pour exalter sa grâce souveraine,
Chantons le ciel qui règne dans ses yeux
Et, pour parer ses autels radieux,
Tressons la sauge avec la marjolaine.

Isis se joue aux moires des ruisseaux,
Elle s'enfuit, rieuse, sous les saules,
Le vent palpite autour de ses épaules
Et son haleine agite les bouleaux ;
Mère indulgente à la faiblesse humaine,
Pour le sommeil du voyageur lassé
Elle épaissit la mousse au pied des chênes ;
Elle répand les mauves dans les blés —
Tressons la sauge avec la marjolaine.

Pour le poète épris de sa beauté,
Elle a des mots ardents et des caresses,
Ceux qu'elle attire en son gouffre étoilé
Ne veulent plus savoir d'autres ivresses ;
L'ombre, à sa voix, s'imprègne de lumière,
L'air est plus vif, l'eau qui coule est plus pure,
L'océan gronde et les arbres murmurent
Et des frissons d'or courent sur la terre ;
Et le rêveur que la déesse entraîne
Entend soudain la musique des sphères —
Tressons la sauge avec la marjolaine.

SE DISPERSER

Parfois, une heure avant que le soleil se lève,
Mi-réveillé, les yeux tout embrumés de rêve,
Je longe la rivière où jasent des roseaux.
L'aurore au front nacré se mire dans les eaux
Qui glissent, sans un pli, jusqu'aux lointains d'opale,
Des saules inclinés laissent leurs feuilles pâles
Effleurer, en tremblant, la rive vaporeuse,
Des lierres, dont les bras enlacent des yeuses,
Luisent dans le brouillard qui drape son linceul,
Des souffles odorants émanent des tilleuls
Et le bruit frais que font les jeunes peupliers
S'éteint sous les ormeaux encore ensommeillés.

Ce calme, ce ciel clair où l'aurore naissante
Monte et s'épanouit comme une immense rose,
Ces parfums assoupis, cette brise indolente,
Pareille aux battements d'une paupière close,
Cette eau qui coule à peine et ces arbres qui chantent
Envahissent mon âme et la mêlent aux choses.

Brin d'herbe qui descend la rivière tranquille,
J'affronterai bientôt les remous d'une écluse,
Fleur d'iris que veloute une clarté diffuse,
Je m'entr'ouvre parmi les roseaux immobiles,
Frêne svelte, plein d'ombre et de nids pépiants,
Je livre ma ramure aux étreintes du vent,
Enfin, hymne élancé de l'onde aux flots vermeils,
Je me perdrai dans l'or glorieux du soleil.

AUBE MOUILLÉE

Il a plu toute la nuit :
  Les moissons penchées
Frémissent à petit bruit
  Dans une buée.

L'orient s'empourpre un peu
Puis s'enflamme, les nuages
Semblent, parmi le ciel bleu,
Des aigles au blanc plumage.

Sous les feuillages luisants,
On entend tinter des gouttes,
Des flaques d'or et d'argent
  Parsèment la route.

Le jacassement des pies
  Dans les cerisiers
Se mêle à la mélodie
  Des fleurs du verger.

Les abeilles affairées
Autour des trèfles bourdonnent,
Les gouttières engorgées
Chantent un chant monotone.

Ce gai matin chuchoteur
Me ravit et me pénètre :
Pour en goûter la douceur
Je m'accoude à ma fenêtre.

Je suis, d'un œil curieux,
Quelque oiseau qui passe
Ou qui s'élance et s'efface
Dans l'azur en feu.

Guillaume aiguise sa faux
Qui miroite par éclairs,
George élague des bouleaux —
Moi j'écris ces vers.

AUBE LABORIEUSE

Le rossignol a fini de chanter,
L'aube rougit l'orient diaphane,
Dans le verger l'on voit se balancer
La scabieuse avec la gentiane.

Sous les sureaux qui forment une voûte
Quatre enfants tressent des paniers ;
Des bœufs font claquer leurs fers sur la route
Et guignent, en soufflant, l'aiguillon du bouvier.

Une jument hennit, la forge fume,
Le feu ronfle et le soufflet geint
Et la chanson des marteaux sur l'enclume
Monte gaîment dans l'air frais du matin.

Des lavandières au lavoir
Se bousculent et s'interpèllent :
Le bruit cadencé des battoirs
Rythme leurs cris et leurs querelles.

Quelqu'un se courbe au fond du potager :
Le père André repique ses salades —
Les merles dans les ébéniers
Entonnent une aubade.

Tout s'anime, tout rit, c'est la bonne saison
Des fraises, des foins mûrs et du travail sans peine
Et le soleil, surgi soudain de l'horizon,
Réjouit les faucheurs qui s'en vont dans la plaine.

INSOMNIE

yager à travers la forêt des idées,
ir, toute la nuit, leur murmure profond
suivre, pas à pas, les systèmes qui vont
perdre vaguement dans l'ombre remuée ;

rer son front au vent glacé de l'infini,
tonner, s'effrayer des sourdes clairières
des sphynx aux yeux pleins d'une sombre lumière
lent d'empires morts et de dieux abolis ;

etter les mouvements des formes indécises
i laissent sur le sol une trace étoilée,
rer dans des taillis de songe où la pensée
nble un étang bordé d'aunes et de cytises ;

cillir ces fleurs de fièvre et ces fruits d'insomnie
nt l'arome et le suc irritent les instincts,
sonder la noirceur suspecte des lointains
ù montent des soupirs et des cris d'agonie...

Puis, quand l'aube blanchit la fenêtre déclose,
Quand les coqs sonnent le réveil aux basses-cours,
Humer l'odeur du vent qui passa sur des roses
Et s'endormir dans la clarté d'un nouveau jour.

PRIÈRE SUR LA ROUTE

Que me font vos cités fumeuses
Avec leur fange et leurs passants aux yeux serviles ? —
J'ai la grand'route, au bord du fleuve semé d'îles
Qu'habitent des tribus de bouleaux et d'yeuses.

A l'heure où vous dormez encore,
Alourdis de calculs, de lucre et de mensonge,
Je regarde grandir, sur les champs que je longe,
La clarté calme de l'aurore.

Semblable à cet oiseau qui nage à grands coups d'ailes
Dans l'air bleu du matin,
Mon âme légère et libre de soins
Monte parmi l'odeur des verdures nouvelles
Et vogue largement vers l'horizon lointain.

Trempez-la d'or et baignez-la d'argent,
Rayons joyeux de l'aube printanière,
Que ses rêves vous soient une troupe d'enfants
Qui chantent, le front ceint d'un bandeau de lumière.

Attirez-la, revêtez-la de ces nuées
Que vous teignez de pourpre au plus haut du ciel clair,
Qu'elle vole, et qu'un souffle accouru de la mer
L'emporte en ses rumeurs de lutte et d'épopée.

Et vous, arbres songeurs aux rameaux murmurants,
Et toi, fleuve qui vas te perdre à l'orient,
Afin que, comme vous, elle soit pure et sage,
Dites-lui le secret des flots et des feuillages.

ORIGINE

O souvenir des temps lointains, aube première
Qui dores les sommets où j'ai connu mon âme,
Imprègne-moi de rêve et de lumière,
Enveloppe mon cœur dans des langes de flamme.

Je me rappelle des matins sur les plateaux,
Quand Indra se voilait de tremblantes vapeurs,
J'entends bramer les cerfs et meugler les troupeaux
Et je revois les yeux limpides de mes sœurs.

Mes sœurs, elles filaient, assises sur le seuil
De notre hutte au toit d'osier ;
Nous étions la tribu qu'on nommait Bon-Accueil
Et les Dêvas favorisaient notre foyer.

Mon père défrichait la montagne, sa hache
Faisait gémir les pins dans la forêt,
Mes frères aux bras forts menaient paître les vaches
Et ma mère comptait ses terrines de lait.

Moi, j'étais l'Étonné, l'enfant doux qui tressaille
A cause de l'aurore et du chant des oiseaux,
Je me taillais des flûtes de roseau,
Puis j'écoutais le vent pleurer dans les broussailles
Et je tâchais d'imiter ses sanglots.

Les hêtres me plaisaient qui me donnaient des faines,
Les bouleaux me semblaient des dieux adolescents,
Pour m'en faire un collier je ramassais des glands
Et j'aimais à dormir étendu sous un chêne.

Il y avait un lac bordé de rochers roux,
De genêts d'or et de fougères,
Je le longeais, des fleurs me frôlaient les genoux
Et l'eau brillait, comme une étoile, entre les pierres.

Le soir, quand je rentrais, je me prenais à dire :
« Les arbres m'ont parlé, sous le soleil, là-bas... »
Et mon père pensif, me serrant dans ses bras,
S'écriait : « Cet enfant, que votre souffle inspire,
Répandra votre gloire à jamais, ô Dêvas... »

Ainsi lorsque l'été déverse dans mon âme
Ses odeurs de blé mûr, son ciel vibrant, ses flammes
Et la splendeur de ses feuillages,
Je revis, tout un jour, la beauté d'un autre âge —
Et c'est ton souvenir en moi qui se ravive,
Lueur des temps lointains, grande aube primitive.

DU MATIN AU SOIR

O poète, travaille et chante : c'est la vie.

CONSEIL

« Si tu goûtes les jours brûlants où la saison
Se pare de bleuets et de roses nouvelles,
Si le soleil divin, qui dore les moissons
Et qui mûrit les mirabelles,
Se reflète en tes yeux comme en un lac profond,
Si des rêves ardents te touchent de leurs ailes
Et sèment tes cheveux de folles étincelles,
Va-t-en, tout seul, par la plaine embrasée.

Écoute : les sainfoins, pleins d'abeilles grisées,
Frémissent, on dirait un murmure de lyre,
L'air vibre aux cris des grillons affolés,
Les coquelicots flambent dans les blés,
Un souffle passe, et c'est du feu que tu respires.

Va toujours, va plus loin... Vois-tu ce bouquet d'ormes
Dont l'ombre sur le sol épand de vagues formes ?
Sa cime s'arrondit dans le ciel, son feuillage
Palpite avec un bruit d'orage.

Assieds-toi là, recueille-toi, que le sommeil
Ferme tes yeux baignés de splendeurs radieuses ;
Je chanterai, pour toi, la chanson du soleil
Et tu t'irradieras dans la lumière heureuse
Qui met l'azur en fête à l'heure de midi... »

Voilà ce qu'une voix ineffable m'a dit
Dans le chemin qui longe les emblaves ;
Voix tour-à-tour rieuse et grave,
Elle parle tout haut, elle parle tout bas :
O toi qui fuis la ville et sa démence,
Aime la terre avec ferveur, tu l'entendras,
Mais si tu crains la solitude et le silence,
Tu ne l'entendras pas.

SIESTE SUR L'EAU

Tranquille comme un étang
Où tremble l'ombre des feuilles,
Parmi les roseaux mouvants,
  La rivière se recueille.

Des troènes assoupis
  L'étoilent de fleurs,
Et son vague clapotis
  Semble un bruit de pleurs.

Le vent, qui la frôle à peine,
Rit comme un enfant sauvage,
Des odeurs de marjolaine
  Viennent du rivage.

Sous le soleil mi-voilé
Qui glisse à travers les branches,
Je laisse se balancer
  Mon canot de planches.

Des pêcheurs portant des gaules
Passent dans le chemin creux,
J'écoute chanter les saules,
Je m'endors un peu...

APRÈS-MIDI

DEUX HEURES

Juin sommeille, gorgé d'aromes et de sèves,
Sur la terre en sueur d'où monte un buée,
Le zénith radieux plane comme un grand rêve
Et le crépitement des moissons altérées
Se mêle aux lourds parfums qui viennent par bouffées
Des jardins débordants de pavots éclatants.

Ivres d'azur et de soleil, les oiseaux dorment,
Le ruisseau s'assoupit sous les saules difformes,
L'âme des prés en fleurs monte dans l'air brûlant,
Tandis qu'un vent de flamme, étendu sur la plaine,
Flétrit, au bois prochain, le feuillage des chênes...

CINQ HEURES

Le jour s'avance et l'ombre croît au pied des murs,
Le vent fraîchit, l'alouette grisolle,
Une bande d'enfants échappés de l'école
Pille les espaliers pleins de bigarreaux mûrs.

Le soleil fatigué vers l'occident s'incline,
Une poussière d'or tremble autour des collines
Et l'on croit voir, au bord du ruisseau chuchotant,
S'étirer le Grand Pan.

ÉLOGE DU VENT

Qui dira les mérites du vent ?
Souffle brusque, il rebrousse les seigles,
Souffle large, il dépasse les aigles,
Souffle jeune, il s'éveille en chantant,
Souffle vieux, il s'endort en grondant —
Qui dira les mérites du vent ?

En octobre, le vent se soûle de raisins :
Tout barbouillé du jus des grappes purpurines,
Il valse follement aux ailes des moulins
Et son rire, en échos, bondit par les collines.

En décembre, le vent siffle aux trous des serrures,
Il fait pirouetter les girouettes
Et claquer les volets comme des castagnettes ;
Pour voir dans les greniers il disjoint les toitures,
Puis, s'avivant au fil des rivières gelées,
Il poudre de verglas, de neige et de nuées,
La plaine étincelante et la nuit étoilée.

En avril, le vent joue avec les aubépines,
On l'entend fredonner, sous les lilas en fleurs,
Un air si doux qu'il vous ravit le cœur ;
Il caresse en passant les muguets, il butine
Dans les jardins remplis de giroflées ;
Les peupliers vibrent selon ses danses
Et les ruisseaux murmurent en cadence
Pour célébrer son haleine embaumée.

En juillet, le vent traîne, alourdi, sur les blés,
Il a le goût de la poussière et de l'orage,
Lorsque le paysan rentre les foins coupés,
Il sèche la sueur aux flancs des attelages...

Le vent sait des secrets profonds, il purifie
Les charniers et les cimetières :
Il est le rythme, il est la joie, il est la vie,
Il est le rêve de la terre.

DYPTIQUE

I

Les sages des cités dorlotent leur ennui,
Ils cherchent, en bâillant, aux feuillets des vieux livres
Un bonheur qui les fuit —
Ils refusent de croire à la beauté de vivre.

Puis vantant le cachot où leur âme se traîne :
« Fermez la porte et les volets, commandent-ils,
Surtout que le soleil n'entre pas, il nous gêne :
Nous avons inventé des astres plus subtils. »

Ces astres, lumignons tremblotants qui s'effument,
Leur orgueil les rallume
Quand le vent de la nuit, en passant, les éteint,
Car ils prétendent découvrir dans leurs volumes
La suprême science et le souverain bien —
Or ouvrez le grimoire où leur rêve s'embrume,
Vous n'y trouverez rien.

Vous n'y trouverez rien que des plaintes séniles,
Des dogmes poussiéreux dédaignés par les vers
Et des contes pareils à ces landes stériles
Que rongent sourdement les vagues de la mer.

Puis, parmi des débris de temple et des nuages,
De confuses images :
Dieux vermoulus, prophètes larmoyants, messies
Dont nul ne se soucie
Et le décor pourri de cultes effondrés.

Les sages arrogants se prennent de pitié
Pour qui ne conçoit pas leur extase morose,
Ils raillent — mais la Mort leur agrippe les pieds
Et les attire à la fenêtre enfin déclose.

Ratatinés sous la lumière impérieuse
Qui, d'un flot d'or ardent, leur corrode la face,
Ils accusent le sort,
Ils se lamentent, ils se récrient — ils trépassent...
Et rien ne reste d'eux qu'une cendre honteuse
Balayée au désert par les souffles du Nord.

II

Nous, cependant, les fous, les errants, les sauvages
Qui trouvons notre joie au hasard des chemins,
Nous goûtons la douceur des soirs et des matins
Et nous passons, insoucieux, dans les villages.

Nous avons pour tout bien et pour toute fortune
L'or clair dont le soleil parsème les vergers,
Nos repas les meilleurs sont de pain bis, de prunes
Et parfois de chapons pris dans les poulaillers.

Narguant la fièvre et la misère qui nous guettent,
Nous allons visiter la forêt, notre mère,
Car nous savons sous ses halliers maintes retraites
Où reposer parmi la mousse et les fougères...

La nuit monte, le vent frémit dans les bouleaux,
Les noirs sapins bercent leurs cimes assoupies
Et la lune sourit à travers leurs rameaux :
Nous rêvons d'une terre heureuse où l'harmonie
Régnerait à jamais sur des hommes nouveaux.

Réveillés, quand le ciel s'enflamme à l'horizon,
Nous regagnons les champs pleins de fleurs et d'abeilles
Pour chasser des ruchers la guêpe et le frelon —
Or, ne comprenant pas, le rustre s'émerveille
Puis se fâche et brandit sa fourche ou son bâton.

Il en est qui nous huent et nous jettent à l'eau,
Il en est qui s'en vont plaignant notre démence,
Et ceux dont nous troublons les lourdes jouissances
Invoquent contre nous le juge et le bourreau.

Mais que nous font leurs cris, leurs rires et leurs haines :
Nous marchons, nous chantons l'avenir radieux
Et la rouge splendeur des aurores prochaines
Illumine nos yeux.

L'ORAGE

A Louis de Saint-Jacques.

Je sommeillais, le front brûlant, la bouche amère
D'avoir remâché des philosophies
Quand l'Été m'apparut dans un flot de lumière :
— De troubles vapeurs baignaient la prairie,
Le vent lourd fanait les roses trémières. —

L'Été portait un diadème de soleil,
Des oiseaux d'or se posaient sur ses mains,
Ses yeux luisaient et son sourire était pareil
Aux glaïeuls du jardin.

Il souffla : mes papiers se froissèrent, mes livres
Se fermèrent tous à la fois —
Il m'appela : sa voix tonnait, je dus le suivre...
Un nuage noir pesait sur les bois.

L'Été volait, semant des grêlons et des foudres,
Un sillon de feu marquait son passage,
Et je voyais les arbres morts tomber en poudre
Et j'entendais tinter les tocsins des villages.

J'allais, hagard, heurtant ma poitrine aux nuées
Qui s'écroulaient en mugissant autour de moi
Et mon âme tremblait ainsi qu'une fumée
Que le vent tord entre ses doigts.

Je criais, mais l'Été me prit contre son cœur,
Il me montra le ciel étoilé sur ma tête,
Et, tandis qu'à mes pieds tournoyait la tempête,
L'azur se déroula comme un tapis de fleurs
Où serpentaient des voies lactées et des comètes.

Splendeurs en haut, terreurs en bas, forces profondes,
Fluides qui troublez la fourmilière humaine,
Je vous ai vu passer, fulgurants, sur le monde,
Et mon destin fut celui qui vous mène...

Or, lorsque je revins de l'orage, l'Été
Tendait sur la campagne rafraîchie
Son arc-en-ciel aux rais de pluie
Et le parfum des tilleuls argentés
Se mêlait aux odeurs qui montaient des prairies.

Le vent lassé s'assoupissait en murmurant,
A petit bruit, les bouleaux s'égouttaient
Et dans l'azur rougi par le soleil couchant,
Les nuages aux flancs d'ombre fauve semblaient
Des lions accroupis qui boivent du sang frais.

LUMIÈRE INTÉRIEURE

A Maurice Wilmotte.

Le bon soleil, le grand soleil me vivifie :
Je me sens fort sous sa chaleur,
Quand je lève vers lui mes prunelles ravies,
Il me pénètre jusqu'au cœur.

Il m'envahit, il me réchauffe, il m'illumine,
Pas un coin de mon âme où ses rayons ne jouent,
Il fait éclore en moi d'ardentes capucines
Et les roses que je lui voue.

Mes rêves revêtus de pourpre et de lumière
Chantent sa gloire en des palais pleins de musique
Dont mon sang, ruisselant ainsi qu'une rivière,
Baigne les escaliers et les portiques.

Mes rythmes envolés à travers des jardins
Tout par fumés de floraisons nouvelles,
M'apportent, pour la Muse à qui j'offre un festin,
Des fraises et des mirabelles.

Puis c'est l'espace et des flots d'or sous un ciel bleu
Que tachent de blanches nuées ;
Et je contemple, en assemblant des fleurs de feu,
Cette mer éclatante où voguent mes pensées.

Marseille, au Prado.

HYMNE AUX ARBRES

A Armand Rassenfosse.

Louons les arbres d'être beaux et de bruire
Si doucement dans les vergers et dans les bois :
Rameaux éoliens où le ramier soupire,
Branches frôlant les tuiles brunes des vieux toits,
Célébrons-les tous à la fois.

Il est des pommiers retombants
Dont le feuillage fait comme un feu d'artifices,
Il est des peupliers inquiets qui frémissent
Au plus léger souffle du vent.

Parmi les rocs, les pins sévères
Épandent un grave murmure,
Les saules gracieux trempent dans les rivières
Leur ondoyante chevelure.

Les acacias des jardins
Balancent au soleil leurs grappes embaumées,
Les ormes bienveillants qui bordent les chemins
Tendent leurs bras vêtus de mousses veloutées.

Les bouleaux ont des robes d'argent où l'aurore
A laissé le reflet de sa face rieuse,
Les tilleuls chuchoteurs tremblent, les sycomores
Sont pleins d'ombres mystérieuses.

Les hêtres frissonnants s'entrelacent, les frênes
Semblent flamber au crépuscule,
Quand la nuit monte, un grand rêve circule
Dans la frondaison pensive des chênes.

Aimons les arbres qui nous aiment,
Unissons notre voix à leur voix fraternelle,
Répétons avec eux les strophes d'un poème
Où chantera la vie universelle.

Que le rythme profond des forêts nous enlève,
Que toute essence nous accueille,
Que notre cœur batte selon les sèves,
Que notre âme se fonde en l'océan des feuilles.

PREMIER HYMNE AU GRAND PAN

RYTHMES ONDOYANTS

A Emile Meyer.

I

Parmi les champs, parmi les bois, parmi les roses,
Un rêve harmonieux flotte autour du poète
Et si sa voix se mêle aux murmures des choses,
Les oiseaux chanteurs lui font fête.

Le lierre monte en serpentant au mur des huttes
Où les bûcherons serrent leurs outils,
Le chèvrefeuille enlace en ses fines volutes
Mainte clôture et maint treillis ;

iseron capricieux, la capucine
S'attachent volontiers à la vigne accueillante,
Le houblon grimpe aux arbres, la glycine
Suspend au fil des toits ses grappes odorantes ;

Ainsi, quand le poète, éperdu de sentir
Germer et croître en lui ses plus belles pensées,
Contemple la campagne où vont s'épanouir
Ses strophes cadencées,
Il est pareil à l'arbre, au pampre, à la maison
Qu'étreignent largement de douces floraisons.

II

O toi, qui que tu sois, étranger dont les yeux
Gardent le noir reflet de la cité dolente,
Suis-moi : je te dirai des rythmes radieux
Qui t'apprendront la grâce onduleuse des plantes.

Nous gagnerons d'abord ce sommet qui domine
La ligne pure des collines,
Couchés dans l'herbe molle, à l'ombre d'un noyer,
Nous écouterons rire les ramiers.

Des rayons assoupis caressent les feuillages,
Des taches d'or tremblent sur les buissons,
Une cloche palpite en un lointain village,
Le vent, dans les sureaux, chuchote à l'unisson.

Puisque tu dois rentrer à la ville demain,
Livre-toi, tout entier, aux sèves salutaires,
Laisse monter en toi l'ivresse de la terre,
Laisse le serpolet te parfumer les mains.

Endors-toi : l'air sent bon la framboise et l'airelle,
Les feuilles fraîches du noyer frôlent ton front ;
Autour de ton sommeil mes vers voltigeront
Comme des hirondelles.

III

Je me garderai bien d'ordonner ce poème
Selon des règles rigoureuses,
Flexible comme les bouleaux et les yeuses,
Vagabond comme un rucher qui essaime,
Je veux qu'il se déploie
Dans la lumière et dans la joie.

Tout me ravit, tout m'est beauté :
Les brugnons roux que veloute l'Été,
Les avoines d'argent où vibrent les grillons
Et la perdrix qui se blottit dans les sillons.

Ciel de juillet, royaume en feu du roi soleil,
Fais mûrir en moi d'ardentes moissons,
Ciel d'août, tout pavoisé de nuages vermeils,
Illumine mes horizons,
Ciel soyeux des fins de septembre,
Que tes couchants couleur de mer et d'ambre
Se mirent en mon cœur comme un lac sans fond.

IV

Je dirai maintenant la rivière tranquille
Dont les flots nonchalants rêvent le long des îles
Où des saules pleureurs s'unissent en berceaux ;
Princesse insoucieuse, elle accroche aux roseaux
Les moires glauques de sa traîne,
Et, pour la divertir, le tremble et le troëne
Sèment leurs feuilles sur ses eaux.

O Naïade au beau sein, c'est par toi que j'oublie
Les soucis qui me pressent,
Tes ondes ont pour moi le goût de l'ambroisie,
Je redeviens le faune épris d'une déesse
Et je sens se lever sur mon âme éblouie
Une aube d'Arcadie...

Entendez-vous quelqu'un chanter une ballade ?
C'est ma sœur la cascade ;
Voyez-vous des éclairs filer sur les bas-fonds ?
Ce sont mes frères les gardons.

V

Quant à mon père, il règne au cœur de la forêt :
Pareil à quelque dieu des anciens âges,
Il est un chêne, il parle, et de vastes secrets
Descendent à sa voix des frondaisons sauvages.

Sa chevelure semble une nuit solennelle
Où de grands vents soufflent sur les étoiles,
Des miels et des sucurs de ses branches ruissellent,
Un farouche brouillard l'enveloppe de voiles
Et les aigles errants l'effleurent de leurs ailes.

Ma mère est une source où boivent les bouvreuils
Qui fond leur nid dans les fougères,
Secrète, elle s'enfuit sous bois et les chevreuils
Savent seuls les fourrés ombreux qu'elle préfère.

Ciel de juillet, soyez comme un feu du roi soleil,
Pas moins en moi d'ardentes moissons,
Ciel d'août, vous qui avez de nuages vermeils,
Illumine mes horizons,
Ciel sous les lois de septembre,
Que les couchants couleur de mer et d'ambre
Se mêlent en mon cœur comme un lac sans fond.

IV

Je suis maintenant à vivre par voie
Dont les horizons ouvert : cinq lies les
Où les seules rumeurs s'unissent en berceaux
Pourtant immobiles, elle semble aux mêmes
Les mêmes phrases de la traîne,
Et, pour la liberté, la famille et la foule
Silence dans leur ne sont.

O Nature, [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

O chêne paternel, ta sublime ramure
Enfanta ma fierté,
O source maternelle, en tes eaux j'ai puisé
Cette âme frémissante où les rythmes susurrent.

VI

Je suis l'élu des fleurs, des mousses et des sèves,
Les roses en bouton s'ouvrent quand je les touche,
De splendides matins ont empourpré mes rêves
Et, parfois, le Grand Pan s'exprime par ma bouche.

Écoute, ami, les chœurs d'oiseaux qui m'accompagnent,
Regarde le gazon tressaillir sous nos pas,
Admire ce soleil qui dore la campagne :
Les hommes des cités ne le connaissent pas.

Dans les gramens légers le vent passe et repasse,
Tes yeux extasiés se remplissent de pleurs
Et tu ris aux rameaux qui te baisent la face
Car la sainte Nature a rénové ton cœur.

DEUXIÈME HYMNE AU GRAND PAN

EXTASE

A Gausson, peintre.

Gens qui passez, vous avez pu m'entendre dire :
« Il faut lutter avec sa destinée,
Pour moi, je réduirai les Victoires ailées
Dont les chants, dans le ciel aux pourpres étalées,
M'ont promis un empire. »

Or, aujourd'hui, je ne veux plus que des sourires,
Loin des hommes et de la gloire ;
Je laisse à d'autres les cymbales de l'histoire
Et l'acclamation des foules versatiles —
Car j'ai, pour me charmer, la rivière et ses îles,
Le chemin creux bordé de châtaigniers,
Les roses d'août, les résédas et leurs aromes
Et le teint florissant des pommes
Qui rougissent dans le verger.

C'est aussi votre paix qui me ravit, grands bois :
Donnez-moi vos halliers où j'ai surpris parfois
L'aurore à son premier réveil,
Donnez-moi votre joie à l'heure où le soleil
Encadre d'un trait d'or l'ombre torse des chênes.

Les prés, tout parsemés de fraîches marjolaines,
Me sont un vaste paradis,
Les clos féconds plantés de seigle et de maïs
Me livrent leur verdure jaunissante
Et la forêt où le loriot chante
M'offre son cœur d'extase et de mystère.

Voici que je connais la beauté de la terre,
Voici qu'elle frémit, éprise, sous mes mains,
Les arbres inclinés me couronnent de lierre,
Un vent nuptial souffle à travers les jardins :
C'est un rêve plus doux que l'odeur des jasmins.

O prairie, ô rivière, ô ramures émues,
Accueillez-moi : je suis le prêtre et le croyant,
Ouvrez-vous : pour savoir les choses inconnues,
Je me perds tout entier dans l'âme du Grand Pan.

TROISIÈME HYMNE AU GRAND PAN

INVOCATION DANS LA FORÊT

A Jean Destrem.

Le brouillard matineux s'étale
Sur les mousses et les bruyères
Et suspend des colliers d'opales
Aux palmes fines des fougères.

Si faible qu'on le sent à peine,
Le vent encor mal éveillé
S'attarde à la cime des chênes —
L'ombre règne dans les halliers.

Sur les fûts orangés des pins,
Sur les fûts gris-pâle des charmes,
La rosée a laissé ses larmes —
Un voile d'or flotte aux lointains.

Le soleil lutte avec la brume,
Il l'aspire, et les frondaisons,
Toutes roses sous ses rayons,
Semblent des brasiers qui s'allument.

Soudain, c'est le grand jour : la terre
Se couvre d'un manteau de feu,
La forêt s'emplit de lumière,
Les oiseaux chantent le ciel bleu —
Et j'entends passer le rire d'un dieu.

Tu m'apparais, Grand Pan, seigneur des bois sacrés,
Dominateur des monts et de la plaine,
Ton souffle fait vibrer les bouleaux et les frênes
Et le sol tremble où se posent tes pieds.

C'est ton pouce puissant qui sculpta ces rochers,
Dont les prunelles caves me contemplent
Et leurs sommets baignés d'azur me sont le temple
Où tu songes, debout sous les hêtres penchés.

II

Souffre que les chevreuils qui vivent sous ta loi
Ecoutent sans peur mes aubades,
Laisse les arbres me répondre, livre-moi
Le corps fuselé des hamadryades.

Que l'écho de mes vers, dans les gorges profondes,
Roule parmi le cantique des brises,
Que l'odeur des genêts me pénètre et me grise,
Que les faunes dansants m'accueillent dans leurs rondes
Et qu'au fond des fourrés où la myrtille abonde,
J'épouse enfin cette forêt que j'ai conquise.

Mais surtout, ô Grand Pan, prince des âmes fières
Qui fuient la ville et ses souillures,
Entretiens dans mes yeux la flamme haute et pure
Dont l'ardeur écarta les races routinières
Et permets que, selon les rites de la Terre,
J'exhale, à mon heure dernière,
Mon chant suprême au sein de l'immense Nature.

CRÉPUSCULES PENSIFS

Le soir vient, sombre et beau comme
un dieu qui médite...

CRÉPUSCULE TROUBLÉ

A Gaston Wéber.

Le vent du soir, plein de rumeurs confuses,
Agite doucement les arbres de la plaine,
L'odeur des foins coupés dans l'air frais se diffuse...
J'entends des femmes rire autour de la fontaine.

Le soleil vient de se coucher,
Le ciel est un lac d'or où je voudrais voguer,
L'heure qui monte en chantant des clochers
Emporte ma pensée au fond du crépuscule
Et mes rêves, vibrant comme des libellules,
Se perdent, un à un, dans l'ombre du verger...

Pouvoir éterniser la minute indécise
Où le jour défaillant s'incline vers la nuit !...
Un enfant passe, il porte un panier de cerises,
Il choisit la plus mûre et la gobe et sourit —
Goûter l'instant présent et rire comme lui !

Je ne peux pas : les étoiles me sollicitent,
Et quand elles luiront, je désirerai l'aube :
Quand, à son tour, la nuit prendra la fuite,
Me cramponnant aux plis pâlissants de sa robe,
Je lui crierai : « Ne t'en va pas si vite ! »

Je me souviens des jours dont je n'ai pas joui,
Je les revois vers le couchant couleur de soufre
Et leur chuchotement par degrés assourdi
M'émeut comme un bruit d'ailes dans un gouffre.

Quelqu'un passe encor sur la route :
Un tâcheron qui, la besace au flanc,
Se hâte vers la ferme où l'attendent sans doute
Sa femme et ses enfants.

Je voudrais, aujourd'hui, comme ce laboureur
Qui dans le soir en or s'enfonce et diminue,
Ignorer mon âme et mon cœur
Et ne pas regretter les heures disparues.

Si je pouvais vivre une vie insoucieuse,
Toute à chanter les splendeurs de la terre,
Si le sol ingrat que je creuse
Me rapportait enfin des moissons de lumière !...

Tel est — selon le vent qui tourmente les hêtres —
Le vœu stérile où je m'attache,
Demain, je penserai différemment peut-être :
A chaque jour suffit sa tâche.

RECUEILLEMENT

Les arbres et les toits se découpent en noir
Sur le couchant couleur de rose-thé,
Voici l'ombre parmi les clos et les vergers
Et voici le calme du soir.

La route est si paisible où vont des attelages...
Des grelots assourdis tintent dans le lointain,
Le bruit soyeux que font les charrettes de foin
En frôlant les murs du village
Émeut en moi des rythmes incertains.

Je cueille quelque fleur frissonnante au talus
Et regarde, peureux, les linges étendus
Qui s'agitent pareils à des spectres d'oiseaux
Sous le vent frais chargé du parfum des sureaux.

L'angélus sonne, et puis tout se tait — le soir tombe,
Les arbres recueillis se tiennent immobiles,
Au bord de l'horizon, grave comme une tombe,
On aperçoit les lueurs de la ville.

M'accoudant au mur bas que bordent de grands buis,
Je reste là, contemplant la vesprée,
Et je sens s'éveiller dans mon âme étonnée
Les premiers rêves de la nuit.

LITANIES DU CRÉPUSCULE

A Albert Messein.

Lueur étrange où glisse un cortège de rêves,
Brasier qu'ont avivé des vents mystérieux,
Porte d'or fauve ouverte à l'occident des cieux,
Suaire solennel qui se soulève,
O Crépuscule,

Jardin triste planté d'iris et d'asphodèles,
Palais que hante le reflet des jours enfuis,
Voile de pourpre au seuil du temple de la nuit,
Portique morne où tremblent des bruits d'ailes,
O Crépuscule,

Rayon sanglant sur le houx sombre et la fougère,
Gouffre que la tempête emplit de ses huées,
Aigle hagard qui tiens nos cœurs entre tes serres,
Veneur menant la meute fauve des nuées,
O Crépuscule,

Adolescent au front fleuri de pâles roses,
Face d'azur noyée en des flots d'émeraude,
Roi déchu qui te perds en des pensées moroses,
Gardien des parcs où la chimère rode,
O Crépuscule,

Dieu du silence, dieu du repos, dieu de flamme,
Ouvre sur nous tes mains d'où s'épanche l'été,
Baigne nos yeux, règne en nos cœurs, règne en notre âme,
Et nous célébrerons ta gloire et ta beauté,
O Crépuscule.

DANSE MACABRE

Sinueux, dentelé comme une salamandre,
Un nuage s'attarde au fond de l'occident ;
Le soleil entouré de braises et de cendres
Le couvre d'un manteau d'or livide et de sang —
La Mort s'y vient asseoir, une tulipe aux dents.

Des formes, peu à peu, montent des profondeurs :
Membres nus, fronts laurés, figures anxieuses,
Seins voilés à demi d'une fine vapeur
Et prunelles qu'habite une âme douloureuse.

Au rythme saccadé d'une bise aigrelette,
La Mort fait cliqueter les os de son squelette.

Voici se dérouler, en une lourde ronde,
Des rois tout empêtrés de brocards et de soies,
Des mimes, autour d'eux, poussant des cris de joie,
Jonglent avec le sceptre et la boule du monde —

La Mort mène la danse en agitant sa faux.

Des femmes, dont le rire est frais comme une fleur,
Agitent des rameaux où murmure le soir,
Elles tournent... bientôt, quand le ciel sera noir,
Leurs yeux seront pareils à des astres moqueurs. —

La Mort mène la danse, une rose à la main.

Des poètes chercheurs de sphynx et de chimères
Voguent vers l'Atlandide où règne la beauté,
Les voiles du vaisseau sont pleines de lumière,
Sur le pont où ruisselle un vin de volupté,
Ils valsent, enlaçant Canidie et Circé.

La Mort mène la danse, un lierre autour du crâne.

Le Sage qui s'en va parmi les apparences
Jure qu'il fixera l'espace et la durée...
Les mimes et les rois l'entraînent en cadence
Et son rêve sanglote en une ode effrénée —

La Mort prend son savoir pour s'en faire un hochet.

Tout croule à l'occident : des rubis, des topazes
Encombrent l'horizon qui luit sinistrement,
Les plaines et les monts rougissent et s'embrasent —
Puis l'ombre vient sur les vergers indifférents.

Le nuage s'enfuit à travers le ciel bleu,
La Mort tombe et se fond dans un gouffre de feu

CRÉPUSCULE D'AUTOMNE

Un rayon frêle se glisse
A travers les peupliers
Et vient à peine effleurer
Les roses qui défleurissent.

La vigne crépusculaire
Sème de ses feuilles d'or
Les allées et le parterre
Où le réséda s'endort.

Un précoce gelée
A flétri les capucines,
La tonnelle dépouillée
S'emplit d'ombre purpurine.

Des feux de fanes s'allument
Dans la plaine monotone,
Leur vapeur bleue et la brume
Montent au front de l'automne

Une brise languissante
Se traîne par le verger,
Elle sanglote, elle chante —
Je m'attarde à l'écouter...

Et dans le jardin mourant
Où le soir frôle les fleurs,
Je goûte cette douceur
D'être triste infiniment.

INVITATION AU SOMMEIL

Le soir mi-brumeux, le soir vert et rose
S'assombrit lentement sur la campagne en pleurs,
Les peupliers tremblent comme s'ils avaient peur —
Le soir au front paré de lourds pavots dispose
Des voiles gris sur les bouleaux et les sorbiers
Et l'eau triste se plaint aux roseaux inclinés.

C'est Novembre pensif au bord de la rivière,
C'est quelqu'un qui s'en va se rappelant l'été
Et qui regrette la lumière
Et qui palpe inquiet le fût des marronniers.

Les grands marronniers roux chantent un chant de deuil,
Ils invoquent la nuit qui viendra tout à l'heure,
Ils frissonnent au vent brusque qui les effleure,
Et disperse leurs feuilles.

Rouille des herbes, ors fanés de la saison,
Reflétez-vous dans notre âme morose :
Nous voici pareils à ces frondaisons
Défaillantes parmi la détresse des choses...

Ormes, endormons-nous, endormons-nous, sapins,
Obéissons au vent qui présage l'hiver,
Soyons, jusqu'au printemps prochain,
Les arbres résignés et les calmes humains
Où s'ensommeilleront vos sèves et mes vers.

AU SOLEIL D'HIVER

A Lucien-Victor Meunier.

Mon doux soleil, fleur pâle éclose dans l'azur
Où la Dame de Gel vole comme une guivre,
Tes pétales semés sur la campagne en givre
Luisent, pour me ravir, d'un éclat vif et pur.

Le zénith glacial t'épouvante sans doute
Puisque tu vas traînant au ras de l'horizon,
Cependant ta clarté réjouit ma maison
Et les noyers frileux qui bordent la grand'route.

Mais tu ne chauffes pas : les moineaux qui s'en plaignent
Se blottissent en boule aux creux des cheminées
Et les pinsons cinglés des bises barbelées
Regrettent les mois d'or et de sève où tu règnes.

Voici que tu te meurs : l'occident gris et rose,
S'ouvre comme une mer triste pour t'engloutir
Et la Dame de Gel sur les toits blancs se pose,
Si froide que les chiens se prennent à gémir.

Faute de toi, père sacré, soleil divin,
Assis devant le feu qui ronfle dans mon poêle,
Je compterai les jours jusqu'à l'Avril prochain
Ou bien, toute la nuit, j'irai par les chemins,
Vers les coteaux et vers les bois qu'un brouillard voile,
En contemplant le dur sourire des étoiles.

LA NUIT PLEINE D'ÉTOILES

Refait comme les plantes nouvelles, renouvelées en leurs nouvelles feuilles, pur et disposé à monter aux étoiles.

DANTE, *Le Purgatoire.*

LE DIALOGUE ÉTOILÉ

A Georges Clémenceau.

LA MUSE

Cette nuit, j'ai voulu t'emmener sous les ormes
Qui jalonnent la route aux talus odorants :
Une ombre tiède et bleue enveloppe leurs formes,
Ils tressaillent selon les rêves du printemps.

LE POÈTE

Arbres dont les rameaux tremblent comme des ailes,
Souffles errant sur la plaine féconde,
Que le rythme divin qui fait vibrer les mondes
Emeuve en nous des cordes fraternelles.

LA MUSE

Je sais, au bois prochain, une douce retraite
Où murmure un ruisseau bordé de violettes,
L'aune et le peuplier frémissent alentour —
Viens-y : je chanterai la nuit et notre amour.

LE POÈTE

O Muse, ton beau sein palpite et se dévoile
Et ta bouche est pareille à la rose éclatante...
Mais la vaste rumeur des grands bois m'épouvante.

LA MUSE

Pourtant, tu me suivras si tu veux que je chante.

LE POÈTE

Il ne faut pas hausser la voix sous les étoiles :
Reste assise à mes pieds, contemplons en silence
Algol, Aldébaran, Sirius, Bételgeuse
Et le timide essaim des pâles nébuleuses.

LA MUSE

O chênes, ô tilleuls, ô sapins toujours verts,
Frondaisons où la brise danse,
Dites-lui quels rayons s'infiltrent à travers
Le lacis gracieux des viornes et des branches,
Révélez-lui les vers luisants sur les pervenches,
Les lointains veloutés, les calmes clairières
Où des bouleaux d'argent se mirent dans les sources,
Apprenez-lui qu'aux daims qui suspendent leur course
La lune donne une ramure de lumière
Et que la nuit se revêt d'or au bois sacré.

LE POÈTE

Quoi, les taillis s'embraseront, quoi, je verrai
Des lueurs se jouer sur un tapis de mousse
Et des astres fleurir parmi les jeunes pousses ?

LA MUSE

Mainte comète à la chevelure vermeille
Te prendra pour amant.

LE POÈTE

Mais si l'ombre m'attire et m'invite au sommeil ?

LA MUSE

Tu sentiras en toi pénétrer lentement
La profonde douceur des feuillages dormants.

LE POÈTE

Et cette fête, enfin, sauras-tu l'exalter ?

LA MUSE

Va, mes chants contiendront tout le ciel étoilé.

PRESTIGES

A Edouard Ducoté.

La plaine s'étalait et les blés murmurants
Houlaient comme des flots agités par le vent
A l'heure où la marée assaille le rivage ;
Je suivais un sentier plein de roses sauvages
Et je voyais, devant moi, mes pensées
Se perdre en soupirant dans la nuit étoilée.

La brise, les parfums, les astres m'obsédaient
Et ma tristesse était semblable à la forêt
Quand les vieux chênes qui frissonnent
Dépouillent leur toison d'automne.

J'allais — un mur branlant surgit dont les décombres
Roulèrent sous mes pas,
Puis un roncier qui s'embusquait en un coin d'ombre
Me saisit par le bras.

Je m'assis sur l'herbe mouillée,
J'y rafraîchis la fièvre de mes mains —
Les gramens anxieux pleuraient, une hulotte
Se lamentait au plus noir des lointains
Et j'avais peur parce que mes pensées
Tourbillonnaient comme des feuilles mortes...

« O Nuit, dis-je, déesse aux yeux de violettes,
Donne ta paix à mon âme inquiète :
Hier j'étais heureux car la sainte Nature
Me guidait à travers des jardins de soleil,
Mais aujourd'hui mes rêves sont pareils
A des pauvres errant dans un désert obscur.

« L'esprit fervent qui m'habitait s'est retiré,
Mon sang se glace, je me traîne
Et je chancelle et je tombe accablé
Sous le fardeau de la misère humaine.

« Nuit maternelle, ô Nuit en qui j'espère,
Fais que je sois encor le jeune vendangeur
Qui pillait, en chantant, tes vignes de lumière
Et rouvre-moi les vergers de naguère
Débordant de fruits mûrs et d'étoiles en fleur ».

Ainsi, je me plaignais, j'invoquais l'ombre immense,
Mais la Nuit me sourit et ne répondit pas —
Le cri de la hulotte et le son de ma voix
Troublaient seuls le silence.

Or, voici qu'une brume où flottaient des clartés
S'éleva de la plaine,
Il en sortit une forme incertaine
Qui marchait dans les blés...

Elle vint au sentier, elle cueillit des roses,
— Les gramens ondulaient où se posaient ses pieds —
Elle vint jusqu'à moi, j'aurais pu la toucher...
Et je vis un vieillard à la face morose...

Ses yeux étaient d'azur, sa barbe était d'argent,
Il passait en songeant,
La brume autour de lui déroulait ses volutes —
Il s'y fondit soudain... et je vis un enfant
Qui jouait de la flûte.

Et l'enfant disparut — et je vis une femme
Qui peignait en riant ses cheveux dénoués,
Puis un brasier multicolore dont les flammes
Se dispersaient parmi les arbres agités.

Puis que sais-je ? un vaisseau tout pavoisé d'aurore,
Escorté d'alcyons,
Puis Pégase cabré, faisant tinter son mors,
Puis des faunes joyeux porteurs de tympanons...

A la douce lueur qui nimbait ces images,
Je reconnus mes songes d'autrefois,
Et leur sérénité s'insinuait en moi,
Et ce fut comme un arc-en-ciel après l'orage.

Enfin la Nuit, versant des rayons sur ma tête,
Me dit : « Je t'ai donné la paix que tu souhaites.
Recueille maintenant ces formes vagabondes,
Chacune contient tout un monde —
Si tu sais découvrir les secrets qu'elles voilent,
Tes pensers s'uniront aux pensers des étoiles ».

J'obéis : c'est pourquoi, dès lors, mes visions
Ont gardé le reflet des constellations.

PAIX NOCTURNE

A MAINTS POÈTES.

Frères, il est des nuits d'extase et d'innocence
Où, telle une rivière aux ondes de silence,
L'ombre astrale descend du ciel
Pour nous favoriser d'un rêve essentiel.

Oubliant le passé mauvais qui nous blessa,
Nous écoutons d'un cœur nouveau
Les palpitations paisibles des bouleaux
Et notre âme fleurit comme un magnolia.

Notre âme elle est aussi la colombe blottie
Dans le feuillage frais d'une jeune yeuse,
Notre âme, elle est encore la prairie
Où dort, sous un manteau de lune mi-voilée,
De brouillard pâle et de rosée,
Le peuple gracieux des scabieuses.

Le rythme de la brise est celui d'un beau vers,
Sous les saules pleureurs un ruisseau s'emparesse,
L'ombre d'or et d'argent nous frôle et nous caresse
Et nous sentons en nous germer des univers.

AMICIS

C'est l'Amitié, bouquet de roses qu'on respire...

AMICIS

*C'est l'Amitié, beaucoup
moins qu'on respire...*

PHILOSOPHIE

A Gilbert de Voisins.

Tu me dis : « Je voudrais connaître comme toi
Les douceurs de la solitude et du silence
Et savoir les secrets que t'apprennent parfois
Les arbres agitant leurs branches en cadence
Au-dessus des sentiers qui se perdent sous bois.

J'ai vu le désert fauve où règnent les mirages,
Les vertes oasis pareilles à des îles
Parmi le sable ardent qui ronge leurs rivages,
Je connais la montagne aux palmiers et les villes
Qui rêvent de leur gloire éteinte au fond des âges.
J'ai fait un grand voyage —
Mais toi, tu es là si tranquille.

Pensif, les yeux fixés sur le soleil levant,
Tu t'avances dans la lumière
Et tu te réjouis de voir l'été naissant
Caresser les moissons dont se pare la terre.

Dis-moi pourquoi ton front plein de sérénité
Semble ignorer les rides de l'ennui ?
Moi, je suis le passant égaré dans la nuit
Et je veux m'abreuver aux sources de clarté
Qui bercent de leurs chants la campagne où tu vis. »

J'ai pris ta main fébrile et je t'ai répondu :
« Fort de ma solitude et fier d'avoir conçu
La nature sacrée,
Guidé par un soleil que ne peuvent ternir
Ni les brumes, ni les nuées,
Je marche d'un pas sûr vers l'immense avenir.

Soit que la vie enroule autour de mes pensées
Ses bandelettes d'or et de deuil alternées,
Soit qu'un rêve m'emporte au pays des Chimères,
J'accueille Tout avec un cœur serein.

La Nature m'instruit, elle est la bonne mère
Qui m'offre ses flancs magnifiques et ses seins,
Elle est la reine, elle est, aux détours des chemins
Où je passe parmi mes joies et mes tristesses,
Celle qui porte la beauté dans ses deux mains.

Trouve-la, étreins-la, bois son lait, ses rudesses
Te tremperont pour de vastes destins
Et tu surpasseras les héros des légendes ;
Car méprisant ceux qui vantent

La souffrance et la mort en se tordant les bras
Et qui appellent des voluptés inconnues,
Tu seras l'homme libre, tu sauras
Que la vie est splendide et vaut d'être vécue. »

ÉPIGRAPHE

pour les PETITS POÈMES D'AUTOMNE

A STUART MERRILL.

Dame des rêves gris et or, ô belle Automne,
Toi qui tresses des fleurs ainsi qu'une Ophélie,
Par ce soir d'elfes bleus et de mélancolie,
Octobre t'a voué sa suprême couronne.

Automne, tu naquis jadis en Elseneur ;
Tu évoquais, aux cris des trompettes de fer,
Les querelles des rois en allés sur la mer —
Et la lune m'a dit que tu étais sa sœur.

Vois, la Muse t'adule et te salue, Automne ;
Parce que tu es triste et parce que tu chantes,
Le chœur capricieux des brises indolentes
Fait frémir le doux luth que tes mains abandonnent.

Pour te plaire, la Nuit pensive au front d'argent
Cueille les fruits en feu du verger sidéral
Et dans l'ombre qu'embrase un astre boréal
La mouette se joue avec le goëland.

Mais écoute ; voici qu'éclate une tempête,
Tous les souffles du nord accourent vers ta face,
La vague se lamente et la lune s'efface...
Automne, c'en est fait du songe et de la fête.

Ceux qui burent le vin féerique de tes larmes,
Les rois sont revenus des vaines aventures,
O Dame, ils t'ont parlé des Florides futures
Et ton âme tressaille au bruit sombre des armes.

Une aurore guerrière a déchiré tes voiles,
Tu brandis une épée où luisent des étoiles
Et beau comme la fleur vermeille de ton sein,
Ton rêve belliqueux se tourne vers demain.

INTERMÈDE SHAKESPEARIEN

A la princesse Bob des Fragonards.

Aux prés où le printemps nouveau-né rit et danse,
Miranda, fine enfant, passe dans la rosée ;
La rose va fleurir par sa main caressée
Et le lilas naissant la salue et l'encense.

Vains parfums, rires vains — tout à l'heure, étourdie,
La Belle taquina le monstre que son père
Tient courbé sous un joug d'or pur et de lumière,
Et l'affreux Caliban la frappa d'une ortie.

Boudeuse, Miranda, qu'indigne un tel outrage,
Prend les fleurs à témoins puis, dans l'herbe tombée,
Elle appelle Ariel et veut être vengée —
Et ses yeux de pervenche ont des lueurs d'orage.

Mais le doux Ariel lui offre un œillet blanc
Qu'il cueillit en Eden, par un soir de grand'lune
Et l'enfant, oubliant sa peine et sa rancune,
Pardonne gentiment au mauvais Caliban.

AU SYLVAIN (1)

A Charles Colinet.

Passant, arrête-toi, contemple le Sylvain
Qui t'offre la forêt de songe et de mystère,
Unis ta voix au chœur des aînés de la terre :
Le hêtre, le bouleau, le grand chêne et le pin.

Ces sentiers sinueux où fleurit la bruyère,
Il les trace, il les ouvre à ton pas incertain,
Les genêts d'or lui font un nimbe de lumière
Et les grès assouplis tressaillent sous sa main.

(1) Ce sonnet a été récité par l'auteur lors de la fête donnée dans la forêt de Fontainebleau, le 27 mai 1900. Gravé sur une plaque de bronze, il a été placé, par les soins d'un comité d'artistes, de poètes et de touristes, du conseil municipal de Fontainebleau et de l'administration des Forêts, à la Roche-Eponge, au-dessous du médaillon de Charles Colinet, œuvre du peintre-sculpteur Léo Gausson.

Par lui, la source chante et la grotte profonde,
Tandis qu'au seuil les faunes roux mènent leur ronde,
Attire le rêveur en son obscurité.

Or voici : les amants de la forêt sauvage,
En l'honneur du Sylvain révélant sa beauté,
Sur ce roc sourcilleux ont placé cette image.

SOUVENIR

A Louis de Saint-Jacques.

Parmi les blancs rochers, au bord des mers heureuses
Qui reflètent leurs yeux dans les yeux des Sirènes,
Nous écoutions chanter les brises incertaines —
Les cyprès inclinaient leurs cimes sourcilleuses.

L'air était doux : autour du golfe et de l'auberge
Il flottait des odeurs de citrons et d'anis,
Des oiseaux migrateurs se posaient sur la berge
Et les flots chuchotaient — et nous étions amis.

Tu me citais des vers : tu me vantais Virgile,
Je te citais des vers : je te vantais Shakspeare —
Eole nous frôlait, accouru de ces îles
Où le pasteur Protée établit son empire

Puis nous parlions aussi de nos luttes ardentes :
L'un tenait le carquois, l'autre tirait les flèches
Et nous aimions, tous deux, à dénombrer les brèches
Que nous faisions aux murs des cités décadentes.

Jours enfuis !... Me voici dans ce pays du Nord
Où le Grand Pan m'instruit au rythme des bouleaux
Et toi, frère, tu vas, triste, le long des eaux
Où l'alcyon au vol tremblant prend son essor.

Séparés, le soleil nous semble moins fervent,
Les thyms moins parfumés et les femmes moins belles,
Les campagnes en deuil s'embrument et les vents
S'éteignent, attristés, parmi les asphodèles.

Qu'importe : consolant notre âme soucieuse,
La seule Isis nous guide encore et nous préfère —
Va, nous retrouverons aux grèves coutumières
Le sourire infini de la mer radieuse.

UN FLEUVE AU CRÉPUSCULE

A Henri Degron.

Par le soir qui brunit les collines voilées,
Le fleuve s'en va grave ainsi qu'un émigrant
Et mêle à ses flots pers que dora le couchant
Des reflets assombris de villes côtoyées.

Droit, parmi des vapeurs et de lourdes fumées,
Le talus infertile où circule en grondant
La noire locomotive à l'œil flamboyant,
Lui montre le chemin vers d'étranges contrées.

Mais le fleuve, qui craint la clarté d'autres cieux,
Se complaît à bercer en ses bras limoneux
Ses enfants : les îlots et les saules flexibles.

Et repliant le cours indolent de ses eaux,
Tandis que l'ombre filtre à travers les roseaux,
Il s'attarde à mirer les étoiles paisibles

FONTAINEBLEAU D'AUTOMNE

A Arsène Alexandre.

Ami, loin de la ville aux maisons monotones
Qui hausse ses clameurs vers le ciel offensé,
Tu trouveras le calme et la sérénité
Dans la grave forêt où repose l'automne.

Parmi les genêts bruns et les fougères rousses,
Des rêves fleuriront à chacun de tes pas,
Les chevreuils fraternels te suivront, tu verras
Les rochers onduler sous leur manteau de mousses.

Novembre et ses brouillards où flottent des prestiges
Velouteront pour toi l'or rouge des futaies,
Le genièvre et le houx te donneront leurs baies
Et le hêtre orgueilleux inclinera sa tige.

Tu goûteras, d'un cœur plein de recueillement,
Le murmure infini des bouleaux et des chênes
Et tu préféreras aux paroles humaines
Le bruit triste que font les feuilles en tombant.

MIDI

A Madame Joachim Gasquet.

O Lumière, œil du jour d'or.
(Sophocle.)

Fille de la Durance et du mistral farouche,
Muse au front rayonnant qu'ombrage un laurier d'or,
Ces vers que vous chantiez, je les entends encor
Et je revois, parmi mes ténèbres du Nord,
Le soleil butiner la fleur de votre bouche.

Pour vous suivre, oubliant ses montagnes natales,
Le Grand Pan, qui dans votre âme claire se mire,
Unit les rudes sons de sa flûte inégale
Aux purs accords que vous tirez de votre lyre.

Vous voici : l'olivier vibre dans la lumière,
Le platane frémit sous la brise légère,

Les ruisseaux amoureux célèbrent vos yeux calmes,
L'azur du ciel ardent vous nimbe d'une gloire
Et vous m'apparaissez, les mains pleines de palmes,
Debout sur le rocher hautain de la Victoire.

Aix-en-Provence.

AVERTISSEMENT

A Madame Remy Salvator.

Belle, vous m'avez dit : « Je n'aime pas les arbres ;
Ils semblent morts, je veux les voir se consumer,
L'un après l'autre, au feu vivant de mon foyer. »
— Pour ce blasphème, un dieu vous changerait en marbre.

Un dieu ferait de vous une fine statue
Qu'il placerait au plus profond d'un bois sacré ;
Là, l'ombre qui descend des vieux chênes penchés
Baiserait votre gorge adorablement nue.
Les rameaux ondoyants des sapins et des ormes
S'enlaceraient autour de votre piédestal
Et les bouleaux, lyres du monde végétal,
Frôlés d'un vent lascif, célébreraient vos formes.

Et vous, que ravirait l'éolienne cadence,
Vous quitteriez bientôt votre erreur sacrilège
Pour attester les arbres doux en leur vengeance —
Le dieu dissiperait alors le sortilège.

D'un sylvain jeune et fort il prendrait la figure
Et, tandis que les bois enfleraient leur murmure,
Il vous emporterait, confuse et curieuse,
Dans son antre jonché d'une mousse moëlleuse...

Le poète n'est pas ce dieu qu'il voudrait être
Mais il sait les secrets des trembles et des hêtres,
Ecoutez-le : louez les arbres désormais
Ou craignez d'égarer vos pas dans les forêts.

BERCEUSE DE SEPTEMBRE

Pour la petite Lia.

Les sureaux et les glycines
Vers tes paupières s'inclinent
Et te versent des senteurs
Qui dorloteront ton cœur —
Sous les feuillages mouvants
Endors-toi, ma douce enfant.

Le vent chaud qui s'emparesse
S'attarde autour de tes tresses
Et les peupliers câlins
Font de l'ombre sur ton sein —
Sous les branches assoupies
Endors-toi, petite amie.

Écoute, au fond du verger,
Les colombes roucouler ;
Ton cher corps qui s'abandonne
Semble une rose d'automne —
Au murmure des ramées
Endors-toi, ma bien-aimée.

DANS LE CHEMIN DES BOIS

A André Theuriet.

O Poète, le front couronné d'églantines,
Aux jours où le printemps gonfle les jeunes pousses,
Tu gagnas les taillis pleins de fleurs et de mousses —
Les muguets entonnaient des chansons argentines.

Les pins te dédiaient leurs plus vastes murmures,
Songeur, tu tressaillais au vol des libellules,
Puis cueillant un bouquet de tendres campanules,
Tu l'offrais au Grand Pan blotti dans les ramures.

Pour célébrer le tremble et le saule et l'érable,
Tu suivais les conseils du chêne vénérable
Et tes rythmes charmaient la dryade indécise...

C'est sur ces vers si frais que ta gloire se fonde,
Sache qu'ils sont toujours répétés par la brise
Aux arbres frémissants de la forêt profonde.

Fontainebleau.

COMMUNION

A José Maria de Hérédia.

Le poète attentif au murmure des choses
Se couche indolemment dans l'herbe du verger,
La brise autour de lui chante comme un ramier —
Il oublie et la ville et les hommes moroses.

O jardins, vous riez à ce doux étranger,
O splendeur du soleil sur son front tu te poses,
O terre, sous ses pas tu fais naître des roses,
O fleuve, tes flots clairs brillent pour le charmer.

Son âme étant pareille à la feuille du tremble,
Vous aussi, vous l'aimez, grands arbres des forêts,
Et vous lui révélez vos oracles secrets.

Puis ses rêves, éclos sous un pin cadencé,
La nuit aux doigts trempés de lune les assemble
Afin d'en semer l'ombre et le ciel étoilé.

EPILOGUE

O Muse, chante et ris : un radieux destin
Brille sur nous comme l'étoile du matin...

Œillets, roses, jasmins, ô fleurs que j'ai cueillies
Pour embellir ma joie et ma mélancolie,
Vous semez à mes pieds vos corolles fanées —
Ainsi passent les jours, les mois et les années.

Vieux parc où le vent meurt, faible comme un soupir,
Moissons qui contenez le pain de l'avenir,
Aubépines, bouleaux, vous aussi, chers platanes
Qui sommeillez, penchés sur la mare aux bardanes,
Murs moussus couronnés de tendres ravenelles,
Puits sonore, hangars pleins de nids d'hirondelles,
Forêt où j'entendis des chœurs mystérieux,
Je vous fais mes adieux.

Ma petite maison sise au bord de la route,
Avant qu'il soit longtemps, tu m'oublieras sans doute,

Mais moi, je garderai la mémoire attendrie
De ta face rieuse à travers les lilas.
Pensif, je me dirai : « Ceux qui l'ont envahie,
Ébranlant les carreaux où posèrent mes pas,
Vont disperser, ainsi qu'une vaine poussière,
Les rêves dont j'ornais ses chambres de lumière.

D'autres viendront et s'assiéront sous la tonnelle
Où j'avais marié le pampre aux capucines —
Sauront-ils, comme moi, garder, dans leurs prunelles,
Le reflet des soirs d'or qui tombent des collines ?
Si des vers oubliés, blottis dans le feuillage,
Leur chuchotent : Par nous le poète a fixé
La grâce du printemps, la gloire de l'été,
L'automne languissante et l'hiver irrité,
Comprendront-ils ce doux langage ?... »

Pourtant, il faut partir : la Ville où l'univers
Mêle en un bruit confus ses cris et ses chansons,
Paris, aux durs pavés, aux pylônes de fer,
M'ouvre son cœur ardent par-delà l'horizon.

J'irai : je connaîtrai les palais, les masures,
Ceux du lucre accroupis derrière leurs comptoirs,
Ceux qui vaguent furtifs dans l'ombre et dans l'ordure
Et les rhéteurs livrant les tréteaux du Pouvoir
A la foule qui hurle, ivre d'égalité.

Je verrai, trépidants en leur oisiveté,
Ces rois caducs et ces princes blêmes qui hantent
Le bar et l'écurie à défaut d'une cour,
Et ces filles de joie aux lèvres éclatantes
Qui plument, en riant, les ailes de l'Amour.

Je trouverai les mots qui réconcilieront
Le Pauvre dévoré de haine et de chlorose
Avec le Riche que consume un feu morose, —
Je bâtirai pour eux un nouveau Parthénon,

Un temple harmonieux où l'antique Sagesse
Trônera sur l'autel aux marbres bien polis,
Un calme sanctuaire où les dieux de la Grèce
Répéteront les chants de Delphe et d'Eleusis.

Puis je rassemblerai mes frères les poètes :
Ceux dont la triste Muse habite les tombeaux,
Ceux dont l'ennui ronge le cœur comme un corbeau
Et ceux qui jettent de la cendre sur leur tête ;

Et ceux aussi qui vont maudissant la Nature
[illegible] vent d'étreindre une molle Chimère,
[illegible] i, s'essoufflant dans leur flûte éphémère,
[illegible] r d'astres inconnus la nuit obscure.

Je leur dirai : « La Vie est belle, il faut l'aimer
Et célébrer son charme rude au plein soleil :
Imitez le tilleul, l'orme et le peuplier,
Invoquez Pan et que vos rythmes soient pareils
Aux rires effrénés du vent dans les grands bois. »

Alors, quand j'aurai mis ainsi leur âme en fête,
Considérant que la besogne fut bien faite,
Je tournerai mon front vers les jours d'autrefois.

Fier d'avoir exhaussé les hommes de la Ville
Et d'inscrire mon nom, en lettres de lumière,
Parmi les noms des Forts qui leur furent utiles,
Je reviendrai revoir ma campagne première :
Les lilas fraternels parfumeront mon seuil,
La plaine et la forêt me feront bon accueil
Et je m'endormirai dans la paix de la Terre,
Recueilli, souriant et toujours plus tranquille.

POÈMES DE LA FORÊT

Circum se foliis ac frondibus involventes

LUCRÈCE.

UN PROLOGUE (1)

Dans cette cour dont les échos parlent d'histoire,
Nous voulons vous offrir un songe de beauté,
Les Muses s'uniront pour vous dire la gloire
Et les prestiges du passé.

Voici ressusciter le temps des fleurs de lys :
Comme aux jours où son bras menaçait l'infidèle,
Le dernier des croisés, le bon roi Saint-Louis
Passe au pied de cette tourelle.

L'orgueil de Charles-Quint sous François a fléchi,
Leurs étendards rivaux flottent aux mêmes hampes,
Tous deux, dans des hanaps ornés par Cellini,
Boivent à Madame d'Etampes.

(1) Ce prologue a été composé pour la fête de poésie et de musique anciennes donnée dans la cour de l'Ovale, au Palais de Fontainebleau, en septembre 1904. Il fut récité par Mme Amel de la *Comédie-Française*.

Voici la galerie où la fière duchesse
Aux yeux de nuit d'été qu'argente le croissant,
Diane, dont Primatice a fait une déesse,
Captive son royal amant.

Du parterre prochain écoutez les murmures...
Reine Marie, ô fleur funèbre des Stuart,
N'erres-tu pas sous ces tilleuls dont les ramures
Soupirent les vers de Ronsard ?

Dans ce jardin, là-bas, Henri IV, le soir,
Vante à Sully pensif sa belle Gabrielle
Tandis que sonne au loin le cor du Chasseur Noir
Et que gémit la tourterelle.

Devant le Roi-Soleil, vêtu de pourpre et d'or,
S'élance une Victoire aux ailes embrasées
Et les destins soumis lui présentent encor
Des roses parmi des trophées.

Pour honorer Rousseau, philosophe sauvage,
Louis XV fredonne, avec la Pompadour,
Les couplets ingénus du *Devin de village*
Aux sons des violes d'amour.

Mais ces rois ne sont plus que de l'ombre... Un laurier
Ceint le front rajeuni de la France nouvelle :
Napoléon brandit sur le monde effrayé
Son glaive où la foudre étincelle

Puis il tombe — et pourtant, triste Cour des Adieux
Où s'abattit le vol des aigles expirantes,
Ton pavé, que foula son pas impérieux,
Garde ses traces éclatantes.

La musique aux rumeurs de fastes et de fêtes
Réveillera pour vous les siècles accomplis
Et ces murs vibreront aux vers des doux poètes
Qui les ont célébrés jadis.

Mère de ce palais, Forêt aux voix profondes,
Inspire-nous à l'heure où rêve le bouleau,
Et toi, mêle à nos chants le rythme de tes ondes,
Nymphe de Fontaine-Belle-Eau.

REQUÊTE

A Georges Lecomte.

Pauvres hommes parqués dans les villes, lutteurs
Que hantent, sans répit, de tenaces chimères,
Vous dont un sang fiévreux fait battre les artères,
Venez, je vous dirai la Nature au grand cœur.

Vous criez votre orgueil d'étendre la science
En réseaux décevants sur la terre asservie,
Pourtant il est des jours plus humbles où la vie
Vous chante les vertus de l'ombre et du silence.

Alors, las d'agiter systèmes et doctrines,
Comme des grelots fous aux doigts d'un vieil enfant,
Vous tournez vos regards vers les douces collines
Et vers les bois sacrés où règne le Grand Pan.

Sous le dôme onduleux des chênes pacifiques
J'ai bâti la maison que je veux vous ouvrir :
La viorne et le houblon s'enroulent au portique,
Tout autour les genêts ne cessent de fleurir.

Du seuil, vous entendrez murmurer les feuillages
Comme un chœur assoupi de dieux aériens
Et le souffle odorant qui caresse les pins
Descendra des sommets vous frôler le visage.

Son arome éteindra le feu qui vous brûlait,
Puis, parmi les grès roux que veloutent des mousses,
Nous suivrons le sentier, bordé de jeunes pousses,
Qui va se perdre au plus profond de la forêt.

L'air vif, le friselis des branches balancées,
L'eau qui s'égoutte, en chuchotant, d'un roc austère,
Le chant du loriot caché dans la fougère
Eveilleront en vous de divines pensées.

Et lorsque, retournés dans vos villes d'orage,
Vous vous rappellerez la forêt maternelle,
Vous entendrez passer, avec un doux bruit d'ailes,
Les vers que vous disait son poète sauvage.

L'ÉVEIL

Dans la forêt qu'éveille une aube printanière,
J'aspire le parfum des feuillages nouveaux
Et les rayons naissants qui dorent les bouleaux
Font résonner en moi des lyres de lumière.

Jours heureux ! la saison se pare de pervenches,
Des touffes d'aubépine étoilent les halliers,
Le vent tiède roucoule et rit comme un ramier
Ou se berce, en chantant, à la pointe des branches.

Naguère encor, captifs des brumes et des givres,
Mes rêves se heurtaient à la fenêtre close,
Triste, le front penché sous ma lampe morose,
Je cherchais la sagesse aux pages d'un vieux livre.

La pendule tintait des heures ennuyées,
Dans l'âtre, les tisons s'en allaient en fumée,

Et tandis que l'hiver se traînait, monotone,
Attirant contre moi ma Dame au frais corsage,
Je lui disais : « Hélas, les paroles du sage
Ne valent même pas une fleur d'anémone »

Mais aujourd'hui, le ciel flambait, les frondaisons
Roulaient une rumeur qui vint battre mes murs,
Et j'ai fermé le livre, et j'ai fui la maison
Pour m'enivrer d'air chaud, de sèves et d'azur.

Toi, forêt, tu m'as pris dans ta gloire et ta force,
Et, buvant cette aurore où baigne ta beauté,
Entre tes bras je me souviens d'avoir été
Tous les dieux que je sens vivre sous tes écorces.

MALICES DU VENT

A M. F. Herbet.

Parmi les pins du bornage.
Le soleil entr'ouvre un œil —
Le vent dans les hauts feuillages
Danse comme un écureuil.

La rosée en larges gouttes
Filtre aux branches des bouleaux —
Le vent se pose, il écoute
Pépier les loriots.

Puis il repart et gambade
A travers les alisiers,
Puis sonne une vive aubade
Aux vieux chênes renfrognés.

Et les chênes, que dérident
Ses trilles frais et ses bonds,
Laissent le chanteur rapide
Jouer dans leurs frondaisons.

Or le vent capricieux
Va plus loin cueillir des faînes
Ou poursuivre à perdre haleine
Les corneilles et les freux.

Un cerf morose qu'offensent
Tant de joyeuses cadences
Tourne son front menaçant
Vers le rieur agaçant.

Mais le vent qui n'en a cure
Entortille à sa ramure
Une guirlande de lierre
Puis s'enfuit dans les fougères.

Un clocher tinte midi,
L'air pèse, le soleil brûle :
Le vent lassé s'assoupit
Pour jusques au crépuscule
Dans un lit dont les courtines
Sont de houx et d'aubépines.

Bas-Bréau.

IDYLLES

A F. C.

I

AU BORD DE L'EAU DORMEUSE

L'eau dort, — dans les halliers qui frémissent autour,
Le vent du soir passe et repasse en murmurant —.
Belle, je veux chanter comme lui : mon amour
T'enveloppe, pareil à ses souffles errants.

L'eau reflète, en rêvant, les feuillages sans nombre
Qu'un calme crépuscule imprègne de clarté, —
Ainsi, dans tes chers yeux, pleins de lumière et d'ombre,
Je mire ta tristesse ou ta douce gaieté.

Car si, parfois, semblable à l'eau qui s'obscurcit
Quand pèsent sur ses flots d'orageuses nuées,
Ton âme en ton regard se charge de soucis
Et de noires pensées,

Parfois aussi le rire éclate en tes prunelles
Pour rien, pour un lézard qui traverse la sente,
Et c'est alors comme un envol de tourterelles
Sur l'onde chatoyante.

Je t'aime, enlace-moi comme l'eau fait aux joncs,
Comme la viorne fait aux arbres de la rive,
Prends-moi, je te prendrai parmi les bois profonds
Où le pollen jaillit des bruyères lascives.
Vous, fougères, genêts étoilés d'or, vieux chênes,
Hêtres, genèvriers aux rameaux odorants,
Et toi qui vas monter dans les cieux, nuit sereine,
Epandez sur nos fronts l'ivresse du printemps.

Mare aux Salamandres.

II

NOCTURNE

L'ombre et le clair de lune assoupis sur les mousses
Rêvent d'amour au plus profond de la forêt ;
Avril chante tout bas parmi les jeunes pousses
Et fait tinter les grelots des muguets.

Soupirs vagues, rumeurs, frôlements, voix confuses :
Les feuillages naissants se bercent en cadence
Et l'on dirait le bruit de l'eau dans une écluse...
Puis, soudain, c'est le grand silence.

Viens, suivons ce sentier sinueux qui se glisse
Sous les halliers touffus où le Grand Pan repose ;
Le dieu va s'éveiller et, si c'est ton caprice,
Il t'offrira des anémones demi-closes.

Arrêtons-nous : voici la calme clairière
Où flotte en longs replis une brume argentée ;
Un faune, sur un lit flexible de bruyères,
Y tient une dryade entre ses bras pressée.

Un rossignol blotti dans la vaste ténèbre
Qu'un chêne antique étale au-dessus de nos fronts,
Enfle passionnément sa voix pure et célèbre
La sève qui palpite au cœur des frondaisons.

Viens plus loin... Pénétrons dans cette combe obscure
Où s'ouvre, sous les pins, un antre de mystère :
Assis au seuil nous entendrons le frais murmure
Qui descend des ramures
Et nous respirerons les parfums de la terre.

La nuit autour de nous sème des fleurs d'or sombre ;
Restons ici jusqu'au matin : je veux mêler
Notre rêve amoureux aux caresses de l'ombre
Et la douceur du clair de lune à nos baisers.

Ravin du Nid-de l'Aigle.

III

L'AUBE SOUS BOIS

Le ciel laiteux où tremble une étoile dernière
Se colore au levant d'une vague lumière
Qui se coule et s'étale à travers les taillis ;
Le petit-jour frileux entr'ouvre ses yeux gris,
S'étire, bâille et souffle des vapeurs
Sur les buissons d'aubépines en fleurs.

Un peu de rose, un peu d'or pâle, un peu de mauve
Nuancent les volutes de la brume ;
Dans le ravin où sont rangés des bois en grume
On entend s'ébrouer des fauves.

Par l'aube qui grandit voici se déplisser
Les collerettes des pervenches,
Mais les pins paresseux ont peine à secouer
Les pans de nuit que retiennent leurs branches.

Enfin, de larges feux embrasent l'horizon,
L'air frais tiédit, les hautes frondaisons
Rient au réveil jaseur des merles ;
Et le matin, semant partout d'humides perles,
Pare les toiles d'araignées
D'une résille de rosée

Premiers rais du soleil parmi la sylve heureuse,
Fourrés vivifiés de parfums véhéments,
Chant des ramiers dans les ramures onduleuses,
Emprise ardente du printemps...

Chère, soyons pareils à la vigne sauvage
Et au lierre amoureux qui la tient en ses bras,
L'herbe jeune frémit où se posent tes pas,
Tes baisers ont le goût des fleurs et des feuillages
Et la montée impétueuse de la sève
Unit nos cœurs, nos corps, nos regards et nos rêves.

Désert d'Apremont.

COMMUNIONS DANS LA FORÊT

A F. C.

I

Dans la forêt profonde où le vent qui se joue
Caresse chastement tes cheveux et tes joues,
Nous allions enlacés,
Je t'entraînais, ravie, à l'ombre des vieux chênes
Et je cueillais pour toi de fraîches marjolaines
Au revers des fossés.

Toi, tu tournas vers moi tes beaux yeux, sombres fleurs
Où scintillaient des pleurs,
Tes yeux noirs éclairés de songe et d'infini,
Tu me montras le vaste océan des ramures
Et tandis que les bois suspendaient leurs murmures,
Tu me parlas ainsi :

« Bien-aimé, c'est par toi que je commence à vivre
Car tu m'ouvris cette forêt comme un grand livre

D'amour et de bonheur ;
Je saignais, tu m'as prise et me voici guérie
Du passé déchirant, de la ville ennemie
Et des hommes menteurs. »

Et je te répondis : « Viens-nous-en, bien-aimée,
Je sais au plus lointain de la sylve enchantée,
Parmi les genêts d'or et les pins toujours verts,
Un radieux désert ;

Là, le sable plus doux veloutera nos pas,
Là, nés des grès moussus où l'aulne se balance,
La reine Solitude unie au roi Silence
Nous prendront dans leurs bras... »

Nous allions. — Je posai mes lèvres sur ta bouche :
Notre baiser charma les dryades farouches
Qui peuplent le feuillage inquiet des bouleaux,
L'air léger retentit du rire des oiseaux,
La myrtille et le thym parfumèrent les vents,
Pan souffla dans sa flûte une haleine de miel
Et notre amour monta dans l'azur éclatant
Comme un nouveau soleil.

Futaie des Fosses Rouges.

II

Quand le Printemps coiffé d'un casque de jonquilles
Bondit sous les bouleaux qui bercent leurs ramilles
Au vent frais du matin,
Quand le chêne, vieillard plein d'orgueil et de force,
Mêle au chant de la sève emperlant les écorces
Son hymne surhumain,

Quand l'aubépine éclate au cœur des buissons roux
Où le maigre coucou
Voltige en répétant sa plainte monotone,
Heureux de fuir la ville morne aux sombres toits,
Nous allons saluer l'aurore dans les bois
Et cueillir l'anémone.

Quand l'Été rutilant dans l'azur sans nuages
Verse ses feux et ses clartés
Sur les contours harmonieux des grands feuillages,
Au temps où le courlis niche dans l'alisier,
Où le saule pleureur, frôlé par les roseaux,
Se reflète dans l'eau,

Nous longeons, réjouis et grisés de lumière,
Cette calme rivière

Qui coule indolemment entre deux vertes rives ;
Des vignes et des blés bordent les horizons
Et notre rêve, à travers pampres et moissons,
File comme une jeune grive.

Quand l'Automne a rouillé les roses défaillantes
Et recroquevillé les cosses des genêts,
Nous remontons dans la forêt ;
La brume, qui bleuit les futaies et les sentes,
Flotte, comme un grand voile, autour de ta beauté,
Nous écoutons les pins gémir au fond des combes,
Nous nous taisons et nous marchons tout attristés
A cause des feuilles qui tombent...

Quand l'Hiver, dur guerrier à la lance de gel,
Frappera sans merci l'aulne et le sycomore,
Nous verrons, au plus bas du ciel,
Le soleil se mourir, sanglant, dans ses crins d'or,
Mais notre amour, vainqueur de la saison mauvaise,
Saura sourire encor
Comme un Avril paré de muguets et de fraises.

Futaie de la Madeleine et pont de Valvins.

SOUVENIR

A. B. M.

O forêt, c'est en vain que tes branches mouillées
Laissent tomber sur nos deux fronts de froides gouttes :
Nous allons, la main dans la main, et nos pensées
Semblent des oiseaux d'or éclairant notre route.

Que nous font la saison revêche et les averses
Et la bise parmi les ramures en pleurs ;
Un songe printanier nous réchauffe et nous berce
Au rythme de l'amour qui chante dans nos cœurs.

Oui, l'amour nous pénètre ainsi qu'une musique
Pleine d'accords profonds, orageux ou câlins,
Écoute : il te redit que tu es mon Unique,
Celle qui me ravit à de mornes destins.

Cueillons l'instant présent, tourne vers moi tes yeux,
Tes chers yeux, soleil noirs dont les clartés m'enivrent
Comme un vin sombre où tremble un reflet radieux :
J'oublie en les mirant la tristesse de vivre.

Peut-être que demain nous serons séparés,
Mais aujourd'hui est tout à nous et nous entraîne
Dans un pays de pourpre ardente et de beauté
Où naîtront sous tes pas des roses souveraines.

Ma toute, mon seul bien, mon pur joyau, ma gloire,
Garde le souvenir de nos heures heureuses,
Que notre amour règne à jamais sur ta mémoire
Comme un ciel tout fleuri d'étoiles merveilleuses.

Mont-Chauvet.

UN SOIR

A B. M.

Nous allons — la forêt, sous la lune amicale,
Se pare d'ombre bleue et d'un voile argenté
Qui tremble d'effleurer tes cheveux et s'étale
Comme un brouillard subtil autour de ta beauté.

Parfois un rayon glisse à travers les ramures
Et s'endort mollement sur le sein frais des mousses —
Entends-tu : le taillis lumineux te murmure
Que tu es mon élue et ma reine très douce.

Ces arbres, ces buissons accueillants ou farouches
Tressaillent aux clartés que reflètent tes yeux ;
Moi, faune qu'a vaincu l'Amour impérieux,
J'unis en frémissant mes lèvres à ta bouche.

Je t'enlace : je suis la liane et le lierre,
Toi, la yeuse flexible où roucoule un ramier —
Ma voix semble l'écho du vent dans les halliers,
Ton haleine a l'odeur des fraises printanières.

Déesse et dieu que la forêt nourrit de sèves,
D'aromes, de pollen et d'ardente ambroisie,
Nous revivons les jours heureux de l'Arcadie
Et le soir sur nos fronts flotte comme un grand rêve.

Que nous sont désormais les fêtes des cités
Où la foule piétine en de mornes cadences
Puisque nous savourons tes saines voluptés,
Solitude des bois qu'imprègne le silence.

Ma sœur, ma rose sombre, ô ma chère splendeur,
Goûtons le clair de lune, ainsi, jusqu'à l'aurore :
La forêt est le temple où, te vouant des fleurs,
Je répands à tes pieds tout mon cœur qui t'adore.

Le Long-Rocher.

LE CHEMIN QUI DESCEND

A Gaston Crosier.

Il est, dans ma forêt, un chemin qui descend
Vers une plaine morne et nue ;
En haut, de frais bouleaux et des hêtres puissants,
En bas, le sable aride et la grise étendue.

En haut, sous les taillis pleins de pousses vermeilles,
Un vent harmonieux fait rire les fougères,
En bas, ce sont des croassements de corneilles
Et des bruits d'herbe sèche où grince la poussière.

A mi-côte, des rocs, frôlés par les feuillages,
S'entassent pour former un antre ténébreux :
Assis au seuil, je suis la course des nuages
Que le soleil levant empourpre de ses feux.

Je rêve, le cœur lourd, à des choses passées...
ut près, un merle siffle et raille ma tristesse,
s la forêt qui m'aime et qui sait mes pensées
chuchote des mots d'espoir et d'allégresse.

Oiseau moqueur, rameaux vibrant comme des lyres,
Que m'importe votre gaîté ?
Je m'en détourne, c'est la plaine qui m'attire :
Ses voix parlent de mort, je les veux écouter.

Les flots amers du souvenir montent en moi :
Je suis la grève froide où s'échouent des épaves ;
Mes volcans sont éteints qui flambaient autrefois :
Je suis le val désert où se figent des laves.

Amis défunts, ô compagnons de l'art en fête,
Hier nous cherchions ensemble une neuve beauté —
L'ombre vous a repris, la route à moitié faite,
Et je reste au tournant où vous m'avez quitté.

Et vous, illusions, jardin des grandes roses
Dont les parfums ardents ont grisé ma jeunesse,
Je cultive aujourd'hui des parterres moroses,
Et j'enlace un crêpe aux guirlandes que je tresse.

Sanctuaire où s'effrite un vain peuple d'idoles,
Vieille Sagesse humaine,
Je t'ai fui car les bois m'apprirent la parole :
« Accroître son savoir, c'est accroître sa peine. »

Et que me sont aussi les dogmes et les lois :
Je vais de l'aube au crépuscule,
Frère des passereaux qui nichent sur les toits,
Frère des libellules.

Ah ! que je sois, dans l'azur tiède, le bouleau
Qui balance au soleil sa flexible ramure
Ou que je sois l'étang qui garde dans ses eaux
L'image des genêts et des jeunes verdures.

Mais tant de souvenirs, c'est un filet rompu
Dont je traîne encor les débris...
Je voudrais oublier tous ceux que j'ai perdus
Et la cité d'orage aux songes de jadis.

C'est pourquoi je suivrai le chemin qui descend
Dans la plaine et parmi les pierres
Où le sable a les plis d'un linceul jaunissant :
J'y goûterai le grand calme des cimetières.

Là j'ensevelirai mes destins accomplis,
La bruyère croîtra sur ce qui fut moi-même —
Puis je remonterai, front joyeux, cœur guéri,
Dans la forêt qui sait mes rêves et qui m'aime.

Les arbres chanteront et je leur répondrai,
J'irai, par les sommets où le matin ruisselle
En nappes d'or et de clarté,
Me perdre dans ta joie, ô vie universelle !

Hauteurs de la Solle.

A LA TRISTESSE

A Frédéric Raisin.

Mère des rossignols et des saules, Tristesse,
Toi, dont le deuil se mêle à mes espoirs,
Aux confins du ciel d'or où se lève le soir,
Tu m'apparais — salut, Déesse.

C'est bien toi, je revois ta sombre chevelure
Où l'hyacinthe s'enlace aux jasmins étoilés
Et ta bouche vermeille ainsi qu'une blessure,
Mais comme tes yeux sont changés !

Autrefois — ô jours morts — tu fus ma grande sœur ;
Quand mes rêves, pareils à des enfants rieurs,
Effeuillaient follement les roses de la vie,
Tes regards se posaient sur moi, pleins de douceur,
Un hymne grave, alors, s'éveillait dans mon cœur
Et j'aimais sa mélancolie.

Plus tard, dans la forêt, où les hêtres guerriers
Combattent âprement les pins et les bouleaux,
Où les vents soufflent à travers les alisiers
Avec un bruit de grandes eaux,
Tu marchais devant moi, cueillant des violettes,
Et, sur les grès bourrus que hantent des corbeaux,
Afin de rassurer ma pauvre âme inquiète,
Tes yeux brillaient, pareils à des astres royaux.

Mais aujourd'hui, tu ne m'es plus une lumière :
La brume en feu qui t'ennuait s'est dissipée
Et je vois se fixer sur ta face sévère
Le masque de ma destinée.

Te voici, désormais, une reine farouche
Qui me frappe le front de son sceptre d'airain...
Ah ! quel rire cruel a contracté ta bouche
Et quels oiseaux de deuil s'envolent de tes mains !

J'ai froid, l'ombre, à ta voix, envahit mes pensées,
Je sens mon âme vaciller dans les ténèbres
Car ton regard luisant d'insomnie et de fièvre
Me perce, et l'on dirait une lame imprégnée
D'un noir poison dévorateur.

Mes rythmes effarés se dispersent, j'ai peur
D'avoir perdu l'amour auguste de la Muse :
Elle se voile et son geste morne refuse
Les myrtes radieux où butinait naguère
L'essaim doré de mes chimères.

Faudra-t-il donc errer par les jours et les nuits
Semblable à tous ceux-là qui s'en vont, tête basse,
Courbés sous les trafics, les calculs et l'ennui ?
Quoi, ne serai-je plus qu'un tâcheron qui trace
Des sillons dans un champ de cailloux et d'orties
Ou le jongleur qu'acclame une foule ahurie ?

Mais non : tu me rendras cette ivresse sublime
Que me versaient jadis ta bouche et tes prunelles ;
Pégase piaffe encor, j'entends vibrer ses ailes :
Voici qu'il veut nous emporter de cime en cime.

Vois, Tristesse, un rosier chargé de roses rouges
Se penche par-dessus le mur aux vieilles pierres
Et se mire dans la rivière
Où le reflet des peupliers miroite et bouge ;
Afin de nous offrir une fête dernière
L'occident s'est paré de pourpre et de splendeur.

Par ce soir de musique et de grâce ineffable,
Viens, nous retournerons au pays de la Fable
Où tu seras, plus que jamais, ma grande sœur,
Celle qui parle dans mon ombre avec douceur...

Le chant des rossignols et des saules s'élève,
Le ciel semble un parvis jonché de campanules :
Tu me souris, et je te prends et je t'enlève,
O ma Tristesse, ô rose d'or du crépuscule.

LE DÉCLIN

A Remy Salvator.

L'Eté vêtu d'un manteau d'or et de feuillages
Transforme la futaie en temple de lumière,
Déjà, sous ses splendeurs, les chênes des vieux âges
Mêlent leur voix profonde au chant des clairières.

Des aromes de fleurs et de chaude résine
S'élèvent des taillis comme un vivace encens :
Parfums voluptueux et musiques divines
Qui grisent les chevreuils et les cerfs bondissants.

O Forêt, tu souris en ta sérénité,
Tu déroules à flots ta vaste chevelure,
Entre tes frondaisons j'ai senti palpiter
Le grand cœur maternel de la sainte Nature.

Jadis, de verts rameaux me caressaient la tête,
J'offrais mes mains aux frôlements des clématites
Et mes yeux rayonnaient, car j'étais le poète
Bienvenu des halliers que la Muse visite.

Des ramiers amoureux roucoulaient dans mes vers,
Mes rimes étoilaient la ramure des yeuses
Et chatoyaient parmi les bouleaux, l'univers
M'apparaissait une ode aux strophes radieuses...

Hélas, elle s'éteint, cette flamme de vie,
Je frissonne, pareil aux arbres vermoulus
Qui chuchotent à peine une plainte assourdie :
Le soleil de juillet ne me réchauffe plus.

Comme fait le lichen à l'écorce friable,
Un mal subtil se glisse en mon cœur et le ronge
Et comme une eau qui se perd dans le sable,
Voici tarir la source de mes songes.

Il est de fiers sommets où le hêtre s'élance
Comme une explosion d'allégresse et d'espoir,
Il est de frais taillis où la dryade danse
Pour le ravissement des aubes et des soirs.

Je ne les connais plus : je cherche une retraite
Dans quelque val pierreux où règnent le houx sombre
Et le genévrier tordu par les tempêtes —
Comme un fauve blessé j'y souffrirai dans l'ombre.

Puis lorsque reviendront l'hiver et ses gelées,
Mon âme s'en ira, brindille desséchée
Que le froid fait tomber et que la bise emporte
Avec les feuilles mortes.

Fond de Clairbois.

AUTOMNE

A François Coppée.

Le ciel est gris, il pleut et j'erre tristement
Sous les arbres baignés de vapeurs funéraires ;
Le souffle de l'automne a roussi les fougères,
Le taillis dépouillé s'éplore en grelottant.

Une lente rumeur flotte aux cimes des chênes
Puis s'égoutte à travers leurs mornes frondaisons,
Et l'octobre morose et le vent qui se traîne
M'enveloppent de brume et d'humides frissons.

Suis-je un homme?... il me semble, au fond de ce ravin
Où je foule la mousse et les feuilles tombées,
Que je suis devenu quelque vague Sylvain
Dont les frères sont morts depuis beaucoup d'années.

Car ceux à qui je dis les bois et leurs cadences
S'étonnent que je parle un langage inconnu
Et si pour me répondre ils se font violence,
Je ne les comprends plus.

Pourtant j'ai souvenir d'avoir aimé, comme eux,
Les villes, leur cohue et leurs fêtes bruyantes...
Mais lorsque, certains soirs, ces prestiges me hantent,
C'est le reflet en moi d'un nuage orageux
Qui disparaît bientôt derrière les collines.

Or si cette forêt m'attriste où je chemine
Parmi les sanglots de la pluie
Et le grésillement des bruyères flétries,
C'est parce que j'entends une voix qui prolonge
L'écho d'une douleur éparse dans mes songes.

Voix anxieuse de la vie universelle
Qui se plaint de fleurir pour la destruction,
Douleur d'être celui d'où tout fuit et ruisselle,
Comme la sève d'un vieux tronc,
Sous la hache du Temps, sinistre bûcheron.

Encore, l'an prochain, ces arbres rajeunis
Déplieront au soleil leurs pousses printanières,
Mais moi, dont le cœur bat toujours plus ralenti
Je ne goûterai pas ton ivresse, ô Lumière,
Nourrice des genêts, des feuilles et des nids.

Je serai le bois mort oublié dans un creux
Et le rêveur, élu des chênes et des dieux,
Qui suivra les sentiers de la forêt sacrée,
Ne saura même pas que je l'ai célébrée.

LE VENT DU SOIR

A C. Attaix.

Il s'élève un long bruit dans la forêt obscure
Où les ors du couchant ont fini de brûler :
Soupirs plaintifs, âpres sanglots, vaste murmure,
Gémissements des pins au plus noir du hallier.

Un souffle furieux accourt de l'horizon
Qui saigne encor parmi de livides nuées,
Le sable des ravins vole, les frondaisons
Tordent leurs bras et leurs cimes échevelées.

O vent hagard, chevauche à travers les taillis,
Froisse et disperse au loin les fleurs de l'anémone,
Ravage la futaie et jonche de débris
Le sentier sinueux où ne passe personne.

Assaille et romps aussi, comme de faibles plantes,
Mon orgueil et mes espérances,
Qu'elle s'appelle Amour, Poésie ou Science,
Chasse l'Illusion aux ailes décevantes.

Morne, pareil au fût d'un chêne que le lierre
Etouffe entre ses tentacules,
Tandis qu'au ciel s'efface une clarté dernière,
Je sens mon cœur saigner comme le crépuscule.

Pourtant je me résigne à la bise cruelle
Et j'accepte cette ombre où gronde un chant funèbre...
Mais qui fait frissonner les genêts et les prêles ? —
La Mort surgit en ricanant dans les ténèbres.

J'entends ses pas frapper le roc comme une enclume,
J'entends sa faux qui siffle et rase les branchages,
Les hêtres effarés tremblent sur son passage,
Sa face m'apparaît aux remous de la brume.

Fantôme, et toi, printemps où l'hiver se survit,
Haleines qui semez de givre les cépées,
Etendez un linceul sur mes rêves transis,
Délivrez-moi de mes pensées.

Alors redevenu l'instinctif de naguère,
Le faune couronné de sauge et de bruyère,
J'aimerai ton étreinte et tes larges murmures,
Souffle triste du soir dans la forêt obscure

LA MORT

L'heure pèse, ma vie est un oiseau sans ailes,
Mes vœux, mes passions, mes rêves, mes chimères
Semblent de noirs cyprès au seuil d'un cimetière
Où ma jeunesse dort parmi les asphodèles.

Grands espoirs d'autrefois, vergers aux pommes d'or,
Récoltes dont l'odeur me parfumait les mains,
Des ronces maintenant encombrent mes chemins
Et les fruits que je cueille ont le goût de la mort.

La Mort, elle est la fleur des étangs d'amertume
Où je baigne, le soir, mon front et mes yeux las,
La Mort, elle me suit dans l'ombre et sous la lune,
La Mort, elle est partout où je porte mes pas.

Souvent, pour me parler, elle emprunte la voix
De la bise qui rôde aux portes des villages ;
Qu'un rêve impérieux m'égare dans les bois,
Je l'entends chuchoter à travers les branchages.

Comme j'ai regardé sa face sans terreur,
Je suis le favori de cette courtisane :
M'attirant en sa couche où des roses se fanent,
Elle compte ceux qui se crurent ses vainqueurs.

Elle me dit : « Les dieux, dans l'Olympe éclatant,
Chantaient et savouraient la sublime ambroisie ;
Je passai... cherche aux monts de Grèce et d'Italie,
Peut-être verras-tu les traces du Grand Pan,
Mais des fils de Chronos pas même une effigie.

« Quand le Galiléen éploya sur le monde
Un voile de tristesse et de contrition,
J'étais là — je rendis à jamais inféconde
La semence où germait sa pâle illusion
Et je flétris les fleurs de la rédemption.

« A ce pain, à ce vin qu'il partage à la foule,
En symbole d'amour et d'immortalité,
Je mêle de la cendre et l'eau morne qui coule,
L'hiver, du toit rompu des temples ruinés.

« Trônant en son palais nuageux, la Science
Jure de rénover les cerveaux et les cœurs
Et verse, goutte à goutte, un philtre de Jouvence
Aux hommes enivrés d'orgueil et d'espérance —
Mais c'est moi qui distille en riant la liqueur.

« Les grands voluptueux, qui cherchent l'infini
Dans la chair frémissant sous leurs lèvres ardentes,
Croient m'échapper entre les bras de leurs amantes —
Leur songe est un miroir que mon souffle ternit.

« Ils ont sucé le lait amer de la débauche,
Leurs reins se sont pliés aux travaux de l'amour.
Ils m'oublient... cependant, je m'approche à pas sourds,
Je me penche sur eux et, soudain, je les fauche.

« Le riche en son auto grondante me courrouce :
Il est fier d'abolir le temps et la distance,
Moi, d'un large coup d'aile, au fossé je le pousse,
Et brisant les ressorts que son sang éclabousse,
Sourde à ses cris, je l'engloutis dans mon silence.

« Mais j'endors doucement le pauvre qui chemine
Par les sentiers perdus qu'embaume l'aubépine ;
A l'heure grave où s'assombrit le crépuscule
Je libère son cœur des soucis qui le minent
Et je lui tisse un frais linceul de campanules.

« Tous les humains : l'enfant et sa grâce animale,
Et la femme, mon piège à capturer les mâles,
Et le vieillard tournant vers moi ses yeux moroses
Me livrent un tribut dont les vers se régalent
Et j'en fais les terreaux où pousseront mes roses. »

La Mort se tait, et je lui dis : « Je te vénère,
Car ta bouche est la coupe où j'ai bu la beauté ;
Parce que tu guéris de toutes les misères,
Je veux te suivre au fond de ton éternité.

« Prends-moi dans la forêt qui me sacra poète,
Que ce soit par un soir de brise éolienne
Où les bouleaux plaintifs chanteront sur ma tête :
O Belle, je mettrai mes deux mains dans les tiennes

« Tu quitteras pour moi ta couronne et tes voiles,
Tu me prodigueras tes plus profond baisers
Et, me réfugiant entre tes bras glacés,
Je m'en irai, joyeux, dans la nuit sans étoiles. »

EPILOGUE

Un de ces relais où les destins changent de chevaux.

BRACH.

Par ce matin brumeux qui rêvait sous les yeuses,
Je vis au cœur de la futaie harmonieuse
Un grand chêne tombé ;
Son cadavre jonchait toute la clairière,
Sa frondaison s'éparpillait dans les ornières
Et la sève coulait de son fût fracassé.

Ce fut pour moi comme la chute d'un empire,
Triste, palpant les plaies de l'écorce meurtrie :
« O bel arbre, lui dis-je, un orage en délire
Passa sur la forêt dont j'ai fait ma patrie,
Maints buissons furent épargnés,
Mais toi qui dominais les cimes à la ronde,
Toi, maître des halliers pleins de rumeurs profondes,
Tu gis, vaincu, sur le sable mouillé.

« Naguère encor, par les nuits étoilées,
Tu t'ennuais du voile de Tanit,
Et pour tes mille bras tendus vers le zénith,
On t'avait nommé Briarée...

« Tu n'es plus que bois mort, bientôt le bûcheron
Fera de ta dépouille un monceau de bourrées,
Les arbrisseaux, peuple envieux à qui ton front
Barrait le chemin vers les astres,
Vont célébrer en riant ton désastre.

« Pourtant, je t'aime mieux aboli par la foudre
Que sapé sourdement par la lente vieillesse :
Chenu, chauve, couvert d'une mousse traîtresse,
Tu serais humilié par les vents, tes racines
Pulluleraient d'une ignoble vermine
Et, rongé par les vers qui le mettraient en poudre,
Ton fût ne serait plus qu'une vague ruine.

« O Père, cette mort qui te prend la gloire,
Je l'admire et je veux en garder la mémoire ;
Plutôt que de sentir le Temps, monstre jaloux,
Dégrader peu à peu mon âme surannée,
Puissé-je, comme toi, succomber d'un seul coup
Et sans avoir subi l'outrage des années. »

Ainsi je méditais en regardant ce chêne,
Image du destin où se portent mes vœux ;
Je comptais les sursauts de mon cœur à la gêne
Et me disais, craignant l'avenir ténébreux,
Que celui qui meurt jeune est aimé par les dieux.

Car, fleuve noir, courant qui roule dans ses flots
Tant de lyres brisées et tant de nobles têtes,
Le siècle est mauvais aux poètes ;
L'Egalité passe sur eux comme un rabot,
S'ils chantent, Bottom brait pour que Titania
N'écoute point ces insensés dont le visage
S'éclaire d'un reflet splendide des vieux âges
Où les fauves charmés les suivaient pas à pas...

Puisque voici venir des jours d'ombre confuse,
Puisque les chaînes d'or sont désormais rompues
Qui liaient les humains aux lèvres de la Muse,
Puisque les clameurs de la rue
Envahissent son temple au portique souillé,
Mieux vaut dormir sous l'herbe fraîche des grands bois
En attendant le règne de la loi
De raison, d'eurythmie et d'équité
Où des hommes nouveaux aimeront la Beauté.

TABLE DES MATIÈRES

—

Prélude 1

CAMPAGNE PREMIÈRE

Liminaire. 9
L'emprise du printemps 13
Le cheval échappé 16
La muse chante. 18
Rêveries d'été 25
Le Vagabond 39
La rivière et la mer 61
L'eau nocturne 61
Les femmes au bord de la mer 63
Sourire d'automne. 65
L'automne et deux passants 65
Sensations d'Octobre 67
Effet de brouillard 69
Merveille de l'automne 71
Le crépuscule des chimères 73
Ce que dit le vent d'hiver 77
Litanies du vent 77
Grand vent 79
Epilogue 82

LUMIÈRES TRANQUILLES

Prologue. 93
Chanson pour Isis 99
Se disperser 101
Aube mouillée 103
Aube laborieuse 105
Insomnie 107
Prière sur la route 109
Origine 111
Conseil 115
Sieste sur l'eau 117
Après-midi 119
Éloge du Vent 121
Dyptique 123
L'orage 127
Lumière intérieure 130
Hymne aux arbres 132
Premier hymne au grand Pan 134
Deuxième hymne au grand Pan 140
Troisième hymne au grand Pan 142
Crépuscule troublé 147
Recueillement 150
Litanies du crépuscule 152
Danse macabre 154
Crépuscule d'automne 156
Invitation au sommeil 158
Au soleil d'hiver 160
Le dialogue étoilé 165
Prestiges 168
Paix nocturne 172
Philosophie 177
Épigraphe 180

Intermède shakespearien 182
Au Sylvain 183
Souvenir 185
Un fleuve au crépuscule 187
Fontainebleau d'automne. 188
Midi 189
Avertissement 191
Berceuse de septembre 193
Dans le chemin des bois 195
Communion. 196
Épilogue 197

POÈMES DE LA FORÊT

Un prologue. 203
Requête 206
L'éveil 208
Malices du vent. 210
Idylles. 212
Communions dans la forêt 217
Souvenir. 221
Un soir 223
Le chemin qui descend 225
A la tristesse 228
Le déclin. 231
Automne. 233
Le Vent du Soir 235
La mort 237
Epilogue 241

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le dix octobre mil neuf cent six

PAR

BUSSIÈRE

A SAINT-AMAND (CHER)

pour

MESSEIN

Editeur (Paris).

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

Stanford University Libraries
3 6105 018 836 891
PQ
386
R5A17
1906

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

Stanford University Libraries
3 6105 018 838 891
PQ
2386
R5A17
1906

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.